

m é m o i r e

Les Cahiers d'Afrique du Nord

plurielle

Frères d'armes

l'Armée d'Afrique dans la guerre 1939 - 1945



René Fournier

19 mai 1944, San Andréa - Italie

N° - 61 — décembre 2009. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Sommaire

Autour d'une guerre 1939 - 1945	3
Jeanine de la Hogue	
L'Armée d'Afrique 1940 -1941. Se battre en 1940	4
Narvik, une victoire française éphémère	11
Annie Krieger-Krynicky	
Des Français de Tunisie au service de la lutte contre l'ennemi 1942 - 1943	12
René Tardy	13
Mémoires du général Juin (extrait)	14
Frères d'armes Monte-Cassino	20
d'après le travail du lycée Lyautey de Casablanca	
Le Grand Pan du Premier Tabor marocain	30
Annie Krieger-Krynicky	
La libération du Revest premier village du midi libéré par l'armée française	34
Jean Serrette	
De Djibouti à l'Alsace Souvenirs flash d'un officier des Troupes Coloniales	37
Texte présenté par Odette Goinard	
Le message du général Leclerc	42
Le Saltimbanque et le Maréchal Rommel	43
par Patrice Sanguy	
Un café bien tassé	46
Alain Amato	
La Deuxième DB entre dans la bataille	51
Et s'ils n'étaient pas venus...	57
D'après J.-P. Riera, professeur d'histoire-géographie	
au lycée Lyautey de Casablanca	
Mémoires de guerre d'une infirmière	63
Présentées par Jacqueline Gemaehling	
Des héroïnes un peu oubliées	69
La danse des éléphants	71
"La Maréchale"	73
Général J. Compagnon	
15 août 1944 à la Nartelle où le débarquement de 2 ^e cuirassiers aurait pu être compromis	77
J.P. Sorensen	
Destin...	78
Jeanine de la Hogue	
Repères bibliographiques, supplément au numéro 61	
Marie-Claire Micouleau	

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 54 . Édité par Mémoire d'Afrique du Nord
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax:- 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication- : Jeanine de la Hogue,

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Jacqueline Gemaehling,
Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot,
Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.

Trésorier : Yves Richardot.

ISSN : 1 - 284-43-221

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Abonnement annuel à *Mémoire plurielle*, 26 € - Le numéro : 7 €

Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : *Membre actif* à partir de 6 €,

Membre bienfaiteur : à partir de 30 €.

© Mémoire d'Afrique du Nord

www.memoireafriquedunord.net

Autour d'une guerre 1939 - 1945

Jeanine de la Hogue

Septembre 1939, la France déclare la guerre à l'Allemagne, juin 1940, la France signe un armistice mettant fin aux combats : bilan 340 000 morts ou blessés, la France partiellement occupée par l'Allemagne, le territoire français coupé en deux.

Mais le 8 novembre 1942, à la suite du débarquement allié en Afrique du Nord, la zone dite «sud» de la France est envahie par les Allemands . Suivent les bombardements alliés sur cette zone de la France. Ainsi, plus de 1 000 morts en Avignon et 5 000 à Marseille en mai 44. C'est alors qu'ont lieu le débarquement en Normandie le 6 juin, et celui de Provence, précédés en 1943 par les actions de Tunisie, de Corse et d'Italie auxquelles l'Armée d'Afrique avait pris part de façon brillante.

C'est autour de ces événements que se construit notre ouvrage. Dans les textes que nous publions, nous soulignons l'importance du rôle joué par les généraux Weygand, Giraud et Juin en Afrique du Nord. Leclerc participe depuis Koufra, à la préparation de la nouvelle Armée Française libre, dont l'action sera décisive pour les opérations qui mèneront à la victoire.

C'est un point important de notre Histoire qu'il convient de garder en mémoire.

Comme le suggère notre titre, après une introduction qui rappelle les faits historiques, nous avons fait une large place aux récits et aux anecdotes qui illustrent ces faits. Ces récits sont écrits par des acteurs ou des témoins directs de cette Histoire : il nous appartient en effet de donner la parole à tous ceux qui l'ont vécue pour que vive une France, que parfois ils ne connaissaient même pas.

La participation de l'Armée d'Afrique à notre liberté retrouvée, est trop souvent ignorée. Nous nous devons de faire connaître cette partie de notre histoire. On parle beaucoup de devoir de mémoire, c'est à nous en effet d'en être les artisans, bien modestes mais combien sincères.

L'ARMÉE D'AFRIQUE 1940 1941

Se battre en 1940

Marie-Claire Micouleau

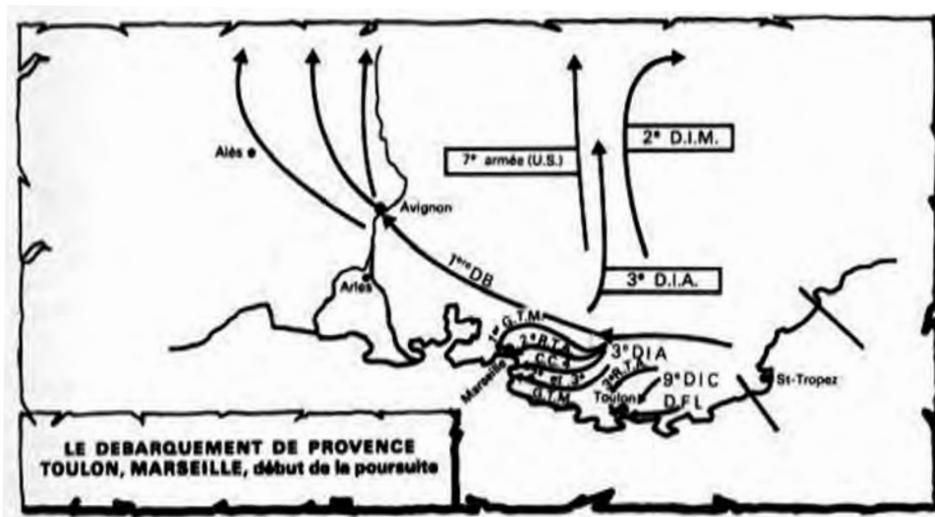
Qu'il est difficile de donner en quelques lignes une vision générale du rôle de l'Armée d'Afrique dans la seconde guerre mondiale! Et pourtant, il était nécessaire de replacer autant que faire se pouvait, les événements majeurs de cette participation.

D'abord parce que l'Armée d'Afrique a longtemps souffert d'une sorte d'ostracisme de la part de nos politiques de l'après-guerre, ensuite parce que notre jeunesse a souffert, elle, d'un apprentissage de l'Histoire qui, pendant des années, refusant toute référence à l'observation de la chronologie, se bornait à choisir d'enseigner, en histoire comme en géographie, des thèmes généraux, meilleur moyen de susciter confusion et désamour chez nos élèves. Ce préambule, hélas, est loin d'être exhaustif, mais il peut peut-être permettre à nos lecteurs de replacer les anecdotes, les témoignages et l'iconographie de ce recueil dans un contexte de jalonnements chronologiques.

Après les tristes combats de Gembloux (mai 1940), il faut inscrire à la gloire de l'Armée d'Afrique qui se battit avec acharnement jusqu'au bout et au corps à corps contre les éléments de panzers de Guderian, la mission superbe et désespérée de La Horgne. Des centaines de Marocains et d'Algériens avaient refusé de se rendre et gisaient auprès des corps de leurs deux chefs de corps, les colonels Geoffroy et Burnot. A Narvik, le général Béthouart et ses légionnaires obtiennent une courte victoire : la Norvège capitule.

Au lendemain de l'Armistice du 25 juin 1940, l'armée d'Afrique est ramenée à 111 555 hommes. auxquels viennent s'ajouter 16 000 goumiers marocains considérés comme force de police. Malgré les continuelles tournées de contrôle des commissions allemandes, ces effectifs augmenteront peu à peu.

Weygand, de Lattre, Juin, Koeltz sauront, avec courage et diplomatie, favoriser toutes les démarches vers ce but. Ainsi, 50 000 hommes environ seront-ils enrôlés et équipés en surplus.



QUE RESTE-T-IL DE L'ARMÉE D'AFRIQUE EN 1941 ?

A la mobilisation, en 1950, le général Weygand écrit « les forces d'Afrique du Nord comprenaient 5 divisions (dont une division légère mécanique incomplète qui tenait le front tunisien contre les italiens, des régiments de forteresse, nouvellement formés qui occupaient les fortifications face à la Tripolitaine, des unités endivisionnées de protection assurant la sécurité intérieure des trois pays, des unités sahariennes: goums montés ou mixtes avec quelques fractions motorisées. Beaucoup de ces unités avaient été soit enlevées, soit vidées de leurs meilleurs éléments cadres et matériel, au profit des formations nouvelles destinées au front de la France surtout, mais aussi au Levant, au front tunisien face aux Italiens, et au front marocain face aux Espagnols. En dehors des 7 D.I.N.À. mobilisées en France, un premier lot de 3 divisions y avait été amené pendant l'automne 1939 et l'hiver suivant; un deuxième lot y fut appelé au cours de la bataille de mai-juin 1940 ; il comprenait deux divisions et d'importants éléments d'un troisième. Lorsque la Bataille de France avait tourné à notre désavantage, des unités avaient été hâtivement constituées à titre de précaution dans les dépôts de toutes armes... Après l'Armistice, la démobilisation augmenta le chaos... » En avril 1941, je pus réunir à Alger les chefs d'état-major des trois pays (Maroc, Algérie, Tunisie) pour la mise sur pied définitive de nos forces sur la base de 127 000 hommes, dont 16 000 pour les goums. »

A ces chiffres des forces de terre, il convient d'ajouter quelques effectifs atteints aussi dans l'Armée d'Afrique en novembre 1941 :

Aviation : 400 avions, répartis en 8 groupes de chasse, 5 de reconnaissance, 13 de bombardement, 2 de transport.

Marine : 100 avions, groupés en 2 escadrilles de chasse, 7 de bombardement. 8 d'exploration et de torpillage. (Il faut noter qu'à cette époque les moyens aériens de l'Afrique du Nord et d'A.O.F. étaient inventoriés ensemble). « *L'Armée d'Afrique n'a pu entrer en campagne dès la mi-novembre 1942 que parce que les mesures préparées clandestinement lui ont permis de se renforcer rapidement en personnel et en matériel* ». (Rapport du colonel Penette, 1945).

Et commentant son proconsulat en Afrique du Nord (1940-1941), le général Weygand a écrit dans *Rappelé au service* (1950) : « Sans doute, me conformant au langage du jour, dois-je appeler « résistance » cette partie de mon activité. Elle ne me parut pas au temps où je l'exerçais, mériter un nom spécial, parce qu'elle ne différait en rien de celle de ma vie consacrée à la lutte contre les ennemis de la France et parce qu'elle était la naturelle continuation de la guerre, à laquelle l'armistice n'avait pas mis fin ». D'après Paul Devautour *L'Armée d'Afrique* Lavauzelle 1977.

LA RENAISSANCE

Après les opérations du Levant où la confusion régna quant aux directives venues de Vichy et les initiatives souhaitées par les généraux en Afrique du Nord, il est peut-être bon de rappeler que le ministre de l'intérieur de Vichy, Pierre Pucheu avait confié au général Béthouart en mars 1942 : « J'espère bien qu'il se trouvera un jour en Afrique du Nord un général pour désobéir aux ordres de Vichy! ».

Son souhait fut largement exaucé, l'amiral Esteva, les généraux Juin et Barré pour ne citer qu'eux, s'employèrent à reconstituer l'Armée Française en Afrique, avec bien sûr le général Leclerc et la 2^e D.B. Pucheu¹ ne fut pas crédité de ce souhait courageux puisque formulé devant le général Béthouart.

FORMATION DES FFL, Forces Françaises Libres

Le 1^{er} escadron de Spahis marocains stationné au Levant (Damas, Alep, Beyrouth) constitua un des premiers éléments des FFL qui rejoignit plus tard en partie la 2^e D.B. D'autres escadrons de spahis vinrent s'y ajouter. El Alamein et l'Erythrée figurent sur leur étendard.

La Légion étrangère enfin s'illustre comme on le sait au cours du magnifique

1. Jugé à Alger par un tribunal militaire, il fut fusillé le 22 mars 1944.

exploit de Bir-Hakeim en plein désert de Lybie où le général Koenig, refusant par deux fois de se rendre à Rommel, permet l'évacuation des troupes et des ambulances malgré les mines qui sautent et le pilonnage que l'Afrika Korps inflige aux alliés.

LA TUNISIE

Le débarquement allié en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, va évidemment changer le cours de la guerre, malgré les malentendus et les contrordres de tous bords. Au début de la campagne de Tunisie, le général Barré ne va disposer que de quelques 12 000 hommes (chasseurs d'Afrique, tirailleurs, zouaves, 4^e spahis etc.). Il va cependant contenir, quasiment seul jusqu'en janvier, la pression des forces de l'Axe débarquées en Tunisie.

Après des combats acharnés, où les échecs ne vont pas manquer et qui vont durer 5 mois, trois divisions de marche se sont formées, la Division de Marche d'Oran (général Boisseau), la Division de Marche du Maroc (général Mathenet) et la Division de Marche d'Alger (général Conne) et, avec l'appui de l'artillerie britannique, elles vont sonner l'hallali pour les troupes germano-italiennes en Afrique du Nord. Les Français enlèvent Zaghouan. Grande victoire qui voit la capitulation en rase campagne de 200 000 hommes, allemands et italiens et la défaite de l'orgueilleux Africa Korps.

LA CORSE

On sait que la libération de la Corse, bien que réussie en trois semaines, ne fut pas une promenade de santé. Mais grâce à la défection de l'Italie, qui proposa même son aide aux alliés, et grâce surtout aux valeureuses troupes du général Henry Martin (tirailleurs marocains, groupements de tabors) et les «chocs» du commandant Gambiez, la brigade S.S Reisch-Furher capitula dans la nuit du 3 au 4 octobre 1943.

L'ITALIE

La campagne d'Italie dont nous faisons largement état dans cet ouvrage, permit la création du Corps Expéditionnaire Français, qui, sous les ordres du général Juin s'illustra oh ! combien brillamment. Débarquée à Naples sous les ordres du général de Larminat que devait rejoindre peu après le Commandant en chef Juin, l'Armée française permit après cinq échecs, la prise de Cassino. " Les Français se battent avec furie" dira un rapport allemand. Puis, ce fut la victoire du Garigliano et l'entrée triomphale dans Rome où le général Juin défile avec la 2^e D.I.M le 15 juin.

Le C.E.F. eut aussi l'honneur de reconquérir l'estime de nos alliés et d'enlever au général Clark ses doutes quant à la valeur de l'Armée Française.

Le C.E.F. sera disloqué, à la grande déception de son commandant en chef, en Toscane après un 14 juillet triomphal sur la place du Pallio de Sienne.

LA RECONQUETE France et Allemagne

La 1^{ère} Armée française

Général de Lattre de Tassigny

Le 15 août 1944, la 7^e armée U.S. (général Denver) et, sous ses ordres, la future 1^{ère} armée française, débarquent à l'est de Toulon. ¹ (voir notre croquis)

Les unités françaises vont se répartir en mouvements tournants, ils ont un nom *Combat-Command* (C.C.1, 2, 3 dénomination américaine), puis progresseront vers le nord à la poursuite de l'ennemi. Les alliés dont certains corps se rejoignent à Autun, venant de Provence, ou de Normandie retrouveront les FFI² débordés (Forces françaises de l'intérieur). Fin septembre, les unités françaises prennent enfin le nom de 1^{ère} Armée.

Et c'est la difficile remontée vers le nord, avec ses difficultés de progression, et une résistance allemande parfois farouche. Il y aura l'encerclement de Belfort qui coûtera à l'Armée d'Afrique 1 300 tués et 4 500 blessés.

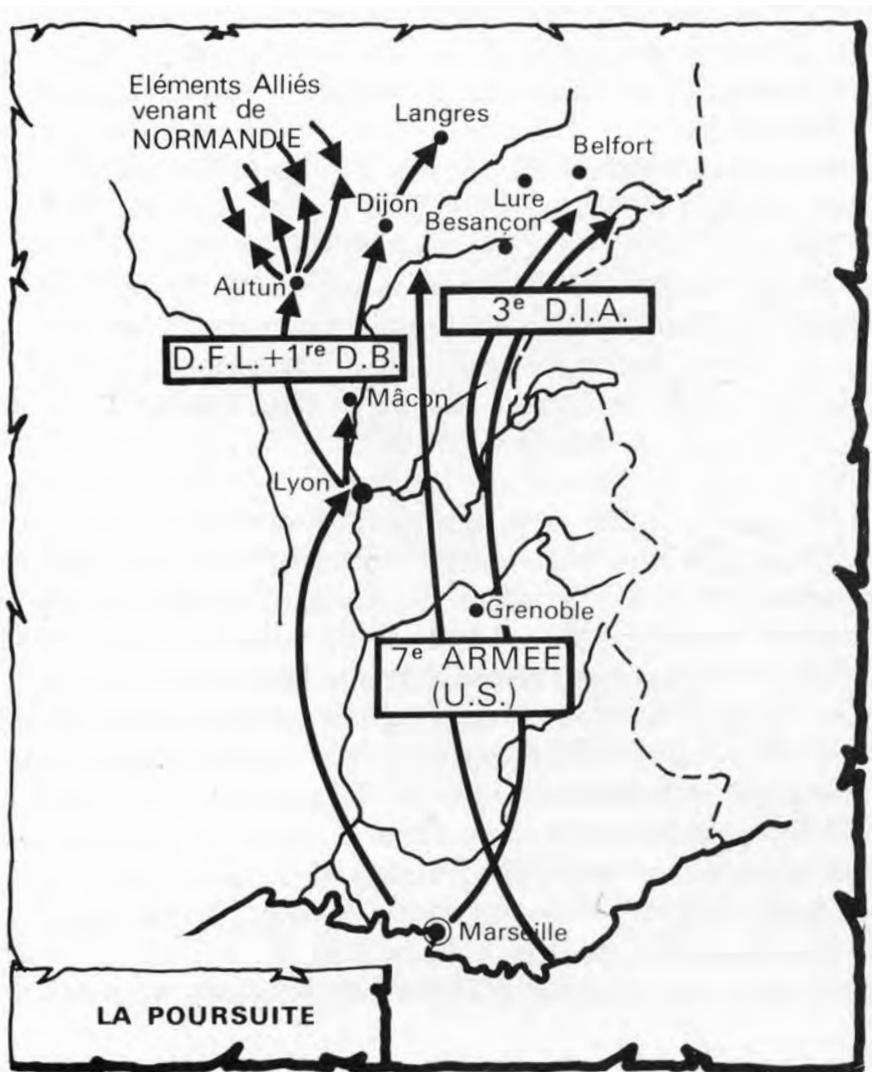
Au sud, le général Bethouart lance en avant la 1^{ère} D.B. (2C.C. accouplés). Le 1^{er} zouave et le peloton de Sherman du lieutenant de Loisy atteignent le Rhin, les premiers à arriver jusqu'au fleuve, avant tous les alliés. La 2^e DB de Leclerc prend Strasbourg avec difficulté, et la poche de Colmar va se révéler plus difficile encore à neutraliser. Enfin, grâce à la courtoisie des Américains, de Lattre peut envoyer le C.C. 4 sous les ordres du général Schlessler entrer dans Colmar. Le passage de la ligne Siegfried, le franchissement du Rhin permettent aux hommes de la 1^{ère} Armée de voir Karlsruhe totalement écrasée par les bombardements aériens alliés, Stuttgart, la Forêt Noire, Hohenzollern, berceau des empereurs d'Allemagne, Saint Anton tomberont le 6 avril.

A 0 heure une minute, les plénipotentiaires allemands signent un premier acte de capitulation à Reims.



Général de Lattre de Tassigny

1. voir aussi le numéro spécial *Mémoire Plurielle* 40 41, octobre 2004. 2. Forces Françaises de l'Intérieur.



L'ARMÉE D'AFRIQUE - CHARLES LAVALZELLE

DE SON COTE LA DEUXIEME D.B. DU GENERAL LECLERC

Débarquée le 1^{er} août en Normandie à Utah Beach, elle ne suivra évidemment pas le même itinéraire que la 1^{ère} Armée. Elle prend part aux combats de Normandie avec notamment la prise d'Alençon le 21 août, puis elle fonce sur Paris : elle reçoit le 25 août 1944 la reddition du général von Choltitz, gouverneur de Paris.

Elle poursuit ensuite avec les armées alliées sa marche vers l'est, marche qui

culmine avec la libération de Strasbourg le 23 novembre 1944. Retirée début 1945 du front est, pour participer aux combats de la poche de Royan (poche sur la côte atlantique restée aux mains des Allemands), elle rejoint le front est à nouveau, en avril 1945 et termine la campagne d'Allemagne par la prise du repaire d'Hitler à Berchtesgaden.

Tace et facere (Tais-toi et agis)

Telle est la sobre devise du 3^e escadron du 1^{er} bataillon de Spahis Marocains. Valable pour toute l'Armée d'Afrique : Ils se sont tus.

<p>Composition de la 1^{ère} Armée</p>	<p>de Hauteclouque, (nom de résistance Leclerc) Composition en Août 1944 : - Infanterie, Régiment de marche du Tchad (R.M.T) : du Colonel Dio constitué en trois bataillons de 3 compagnies et d'une Compagnie d'appui par bataillon. - Reconnaissance blindée - 1^{er} régiment de marche de Spahis Marocain (1^{er} R.M.S.M) : colonel Remy Constitué de 5 escadrons (Chars Stuart M1, Automitrailleuses M8, et Half-tracks) Régiment de chars 501^e Régiment de char de combat (R.C.C) : commandant Cantarel Régiment de chars de combat 4 compagnies plus une compagnie hors rang - 12^e régiment de chasseurs d'Afrique (R.C.A) : colonel de Langlade 4 escadrons, plus un escadron hors rang. 12^e Régiment de Cuirassiers (R.C ou 12^e cuirs) : colonel</p>	<p>Noiret 4 escadrons, plus un escadron hors rang chasseurs de chars - Régiment blindé de fusiliers marins (R.B.F.M): capitaine de corvette Maggiar 4 compagnies, plus une compagnie hors rang. - Artillerie : chef d'escadron Fieschi 3 groupes R.A.C. - Force antiaérienne FTA : chef d'escadron Lancrenon 22^e groupe colonial de FTA - Unités de soutien : génie, Transmission, Train, Santé, 3^e compagnie médicale et d'ambulance</p>
<p>Composition de la 2^e DB en août 1944 (voir en annexe les corps et chefs de corps) Commandant : Général</p>	<p>ORGANISATION Organisée sur le modèle US, comme les deux autres divisions blindées françaises la deuxième DB se compose organiquement de trois régiments de chars, d'un régiment de reconnaissance, d'un régiment d'infanterie</p>	

Narvik, une victoire française éphémère

Annie Krieger-Krynicky

La campagne de Norvège de 1940 fut motivée par une réflexion commune de Winston Churchill, Premier Lord de l'Amirauté et de Paul Reynaud, président du Conseil : la victoire appartiendrait au maître des gisements de fer de Kairuna en Suède dont le débouché était le port norvégien de Narvik et les ports allemands de la Baltique. L'opération fut décidée pour le 7 avril mais la Wehrmacht occupa aussitôt le Danemark, mouilla des mines après avoir jeté ses troupes sur les principaux ports norvégiens et Oslo.

En dépit du torpillage par cinq destroyers anglais de dix contre-torpilleurs de la Kriegsmarine, appuyée par 15 000 avions de combat, le débarquement des troupes britanniques puis françaises à Namsos et Andalsnes, du 15 avril au 10 mai, échoua. Le seul succès de l'opération revint à l'unité de chasseurs alpins du général Béthouart : familier des campagnes d'hiver et de montagne, connaissant bien la Norvège et appuyé par une demi-brigade de la Légion Etrangère, il occupa Narvik.

Le débarquement du 28 mai fut soutenu par les forces navales françaises commandées par l'amiral Derrien, avec le croiseur Emile-Bertin, deux divisions de contre torpilleurs et la division de navires auxiliaires : Ville d'Oran, El Djezaïr, El Mansour et El Kantara du vice-amiral Cadart. Participaient à l'opération dix-huit sous-marins, le submersible mouilleur de mines Rubis, le ravitailleur Jules-Verne et la 8^e division de contre-torpilleurs tandis que le Glorious britannique était coulé au canon devant le port encore défendu par les Allemands.

Mais les troupes françaises durent réembarquer du 2 au 7 juin après le désastre de Dunkerque. Une stèle élevée à Narvik¹ par la France, commémore le sacrifice des combattants tombés en 1940.

¹ Dans le cimetière de Narvik, on peut voir deux tombes côte à côte, celle de Gueb'né à Constantine et de Penfentenyo. Bibliographie : Général E Béthouart : *Narvik, une victoire française* (Ed Sadag, Bellegarde 1947) ; J Mordal : *Narvik* (Presses de la cité 1960).

Des Français de Tunisie au service de la lutte contre l'ennemi 1942 - 1943

Cette propriété que cultivait la famille Tardy s'appelait El Hasbine ; elle était située à 20 kms au sud de Tunis. Des plantations furent réquisitionnées en 1942 par les Américains pour y construire une piste d'atterrissage.

Une des neuf enfants, Armelle, se souvient : « Mon Père avait bricolé avec les ouvriers de la ferme pour mes frères et soeurs (nous sommes 9 nés entre 39 et 56) une voiture à pédales faites de récup de tôles d'avions US et de roues de chenillettes allemandes ; il avait fabriqué également un bateau avec des réservoirs sup-

plémentaires d'avions pour les baignades à Saint-Germain où nous avons une maison au bord de l'eau! ».

Leur cousin, René Tardy qui vivait aussi et travaillait sur la propriété, fut un grand héros de la résistance en Tunisie, assassiné par la Gestapo après son transfert en Allemagne.



D.R.



D.R.

René Tardy

René Tardy est né le 24 juin 1908 à Mornag en Tunisie où sa famille d'origine savoyarde s'est installée depuis 1887. Il grandit dans les fermes de son père puis fréquente l'institution des Maristes à Tunis.

Adolescent, il poursuit ses études en France, à Notre Dame de la Villette près de Chambéry et les termine à Notre Dame d'Afrique à Alger par une année de Philosophie.

Patriote ardent, il entre rapidement dans la Résistance.

En mai 1941, après la mise hors d'état de fonctionner du réseau «Mounier», il parvient à reconstituer un réseau de résistance dont il prend la tête.

Il reçoit et cache chez lui des agents de renseignement; il parvient ainsi à recueillir des nouvelles précieuses dont il informe les services britanniques de Malte et qui facilitent le débarquement en Algérie en novembre 1942.

Pendant l'occupation allemande consécutive au débarquement allié en Afrique du Nord, il signe avec ses hommes un contrat d'engagement avec le service de renseignements «Air Tunisie» et, travaillant dans l'ombre, contribue largement à la libération du pays.

Dénoncé, il est arrêté par la Gestapo le 15 mars 1943 avec plusieurs de ses collaborateurs. Après quelques jours passés à la Casbah de Tunis, il est emmené en avion, le 1^{er} avril 1943, avec une quarantaine de prisonniers vers l'Allemagne. René Tardy est déporté, avec ses camarades, les "Tunisiens", au camp d'Oranienburg-Sachsenhausen près de Berlin.

Ramené à la prison de la Gestapo de Berlin à Alexanderplatz, pour y subir plusieurs interrogatoires, il décède le 17 ou le 19 septembre 1943 des suites des mauvais traitements reçus.



Quelques vérités sur la campagne d'Italie et comment le Général Juin avec ses troupes d'Afrique restaura le prestige de l'Armée Française aux yeux de nos alliés anglo-américains.

Mémoires du général Juin¹ (extrait)

Libéré de l'arène politique d'Alger, je m'empressai de rejoindre le poste de commandement qui m'avait été assigné pour diriger la préparation du Corps Expéditionnaire français (C.E.F.)

Présenté par Marie-Claire Micouleau

Ce poste se situait à Trouville, à quelques kilomètres à l'ouest de Mers-El-Kébir.

Au moment de ma prise de commandement à Trouville, dans l'incertitude où nous étions encore des plans de la direction de guerre des Alliés, laquelle n'était en vérité que d'inspiration anglo-saxonne, il était impossible de savoir où le Corps Expéditionnaire français serait appelé à intervenir en tout ou en partie.

Après le dernier acte de la Campagne de Tunisie, achevée en mai 1943 par la destruction des dernières forces de l'Axe aventurées en Afrique, la question s'était en effet posée à nos Alliés occidentaux de savoir où et comment se poursuivrait leur effort en Europe. Aussi, devant l'insistance du maréchal Staline à y réclamer l'ouverture d'un second front; devaient-ils d'abord repenser logiquement à l'idée d'un débarquement en France au plus près, c'est-à-dire à travers la Manche, idée déjà agitée dès l'entrée en guerre des États-Unis et bientôt écartée, parce que trop hasardeuse, au bénéfice de l'opération « Torch » sur l'Afrique du Nord, jugée dans l'immédiat plus opportune et plus payante.

Elle devait cependant être encore soumise à bien des vicissitudes par suite des divergences de vues survenues entre les Américains et les Anglais. Les premiers se montrant fort préoccupés de fournir les moyens requis par le développement de la guerre du Pacifique, et les seconds pensant plus justement comment se poursuivrait leur effort en Europe.

Le résultat en fut une décision de compromis consistant à entreprendre avec des moyens limités une action sur la Sicile, la Sardaigne et la Corse,· quitte ensuite à poursuivre l'Allemand dans la péninsule s'il arrivait, comme on s'y attendait, que ces premières opérations eussent pour conséquence d'entraîner la défection de l'Italie.

Mais il apparaissait nettement dès lors, sans préjuger des développements

1. 1959 Arthème Fayard



Sessa Aurunca (Abruzzes), P.C. du général Juin, mars 1944. Le général Clark, remet des décorations américaines à des officiers français.

que pourrait prendre la campagne qui s'amorçait déjà pour remonter l'Italie péninsulaire, qu'au moins une première tranche des disponibilités du Corps Expéditionnaire français serait appelée à s'engager dans cette campagne et que j'aurais l'honneur de la conduire, le restant des disponibilités étant réservé pour participer ultérieurement aux opérations d'« Overlord » sur la France elle-même.

[...]

Aux mois d'août et septembre, je me consacrai plus particulièrement à la 1^{re} D. B. du général du Vigier, la 3^e Division algéro-tunisienne du général de Monsabert, la 9^e D. I. C. du général Blaizot, la 2^e D. I. M. du général Dody, déjà rassemblées en Oranie et au Maroc oriental et auxquelles allaient bientôt se joindre la 4^e Division marocaine de montagne du général Henry Martin, puis du général Sevez, ainsi que les groupes de Tabors marocains du général Guillaume.

A la traîne, il y avait encore la 5^e D. B. du général de VernejouI et la 2^e D. B. du général Leclerc, encore en voie de formation au Maroc ainsi que la 1^{re} Division

des F. F. L. du général Brosset, maintenue en Tunisie en attendant la transformation de son matériel anglais en matériel américain.

Je ne parle pas des trois autres divisions, 7^e et 8^e D. I. algériennes et 3^e D. B. qui ne virent jamais le jour.

J'eus l'agréable surprise, en inspectant successivement les divisions, de constater l'ardeur déployée par nos hommes et nos cadres pour s'initier au maniement des matériels mis entre leurs mains. Les missions américaines chargées de contrôler cette initiation ne laissaient pas de s'étonner des rapides progrès réalisés par les nôtres à cet égard.

Ce n'était plus la misérable petite armée d'Afrique qui s'était cependant si courageusement battue et avec de bien pauvres moyens en Tunisie. Ses unités étaient aujourd'hui sur le même pied que les autres forces alliées [...] Elles composaient effectivement un outil vraiment remarquable parcouru d'un même influx nerveux depuis les grenadiers et voltigeurs de l'avant jusqu'aux hommes de service de l'arrière.

Peu de temps après, j'étais invité par le général Clark à lui rendre visite en Italie. C'était là l'indice qu'on n'allait pas tarder à faire appel à des divisions du Corps Expéditionnaire français.

Accompagné du général Carpentier devenu mon chef d'état-major en remplacement du général Sevez, j'atterrissais le 29 septembre près de Sorrente et étais reçu par le général Clark à son quartier général installé sous la tente dans un féérique jardin des Hespérides, planté de magnifiques orangers et citronniers. Il était sur le point de s'emparer de Naples et me narra les difficultés qu'il avait eu à surmonter pour prendre pied à Salerne.

La surprise n'avait pas joué et il avait été à deux doigts d'être rejeté à la mer par un corps blindé allemand. Il ne s'en était tiré que grâce à son énergie personnelle, ayant, de sa personne, dirigé la bataille à terre à quelques centaines de mètres à peine de la ligne de feu, et au dévouement de toute la flotte d'appui aux ordres de l'amiral Sir Andrew Cunningham, qui n'avait pas craint de s'engager au plus près du rivage pour l'aider de ses feux. Des débris de chars jonchaient la plaine devant l'amphithéâtre des collines et le village de Battipaglia qui en marquait le centre n'était plus qu'un amas de décombres.

Il me faut dire que le général Clark, qui cependant avait beaucoup d'estime pour moi, n'avait participé en aucune manière à la Campagne de Tunisie, de sorte qu'il n'avait pas pu se rendre compte du rôle important que les Forces françaises y avaient joué même avec un armement désuet. Et ce n'était pas non plus dans

les courtes visites qu'il fit aux unités du C. E. F. au cours de leur entraînement en Oranie qu'il aurait pu se faire une idée de la valeur acquise par nos troupes après avoir été réarmées et équipées de pied en cap par la grande Amérique.

Il fallait, pour qu'il en fût bien convaincu, qu'il les pût juger lui-même à l'épreuve du feu. Mais il y avait aussi dans sa conception de l'emploi de mes forces, une considération qui pouvait entrer en ligne de compte: j'étais général d'Armée depuis un an alors qu'il n'était, lui, que lieutenant-général et encore à titre temporaire, ce qui le mettait dans une situation un peu fautive pour exercer son autorité de commandant d'armée auprès de moi.

En ayant eu le sentiment, je pris la décision, pour ne pas l'effaroucher, de maintenir l'appellation de Corps Expéditionnaire français (C. E. F.) aux forces placées sous mon commandement, de préférence à celle de Ire Armée dont elles avaient été gratifiées par l'Ordre no 14.

Il lui serait ainsi plus facile de m'introduire dans son ordre de bataille comme un autre corps de son armée, puisque de toute façon je dépendais de lui pour tous mes besoins logistiques.

L'offensive de Clark, déclenchée le 1^{er} décembre, allait permettre à la V^e Armée U.S. de déboucher de Mignano en direction du Liri. Après avoir livré des combats acharnés dans un terrain extrêmement difficile et chaotique, et par un temps affreux comme il s'en trouve en décembre sur tout le pourtour du bassin méditerranéen, pour s'emparer de la série de hauteurs entre Mignano et Cassino, elle s'arrêtait bientôt à bout de souffle sur la ligne Mare, Sammucro, San Pietro in Fine, Monte Maggiore, de part et d'autre de la grande route no 6.

Entre temps, j'avais consenti que la 2^e D. 1. M. du général Dody, ayant réuni ses moyens, fût mise à la disposition du 6^e Corps U.S. du général Lucas aux prises avec la ligne d'Hiver au nord du Volturno pour relever à sa droite, sur les contreforts des Abruzzes, la 34^e D. 1. US parvenue à la limite de l'épuisement devant le massif escarpé du Pantano dont elle n'était pas parvenue à s'emparer.

J'allai voir, le jour de la décision, le général Lucas, commandant le 6^e Corps d'Armée U.S., pour sonder ses intentions. Il n'avait guère d'idée de manœuvre à la vérité. Accroché en vain sur la pente du Pantano, depuis quinze jours, il entendait d'abord qu'on s'en emparât, si toutefois nous en étions capables. On lui suggéra bien une manœuvre plus large par débordement sur la droite mais dans un pays impossible de cluses, d'ailleurs âprement défendu.

Mais le général Dody dut y renoncer très vite et pour en revenir à l'idée du général Lucas: enlever d'abord le Pantano.

J'étais assez inquiet sur l'issue de cette affaire du Pantano et il y avait de quoi : la position que j'avais examinée de loin avait cet aspect rébarbatif qu'ont toutes

les positions de l'Apennin des Abruzzes bien que déjà en contrebas de la chaîne principale, et elle était bien défendue par les grenadiers de la 305^e D. 1. allemande, une division qui ne s'en laissait pas conter et savait tirer le meilleur parti de l'obstacle et de ses feux comme en pouvaient témoigner les nombreux cadavres que la 34^e D. I. US avait essaimés sur ses pentes depuis quinze jours. Et puis le temps était détestable. Or, les circonstances voulaient que le sort du C. E. F., j'entends de sa réputation pour le restant de la campagne, dépendît ce jour-là (16 décembre) du succès ou de l'échec de sa première division débarquée et tenue d'obéir aux ordres d'un commandant de Corps d'Armée américain.

Quelques mots du général Vernon Walters attaché interprète d'Eisenhower pendant la seconde guerre mondiale et plus tard directeur de la C.I.A.

À propos du général Juin

Je voudrais dire quelques mots maintenant au sujet du général Juin et de la Tunisie. Le général Juin, pendant la Première Guerre Mondiale, après avoir été blessé, a servi comme officier de liaison auprès du Corps expéditionnaire américain en France. Je ne sais pas combien de temps il a assuré cette liaison, un mois, ça a été très court et je pense que ce mois a suffi pour que le général Juin comprenne les Américains et pour que la réciproque soit vraie parce que, dès le début en Afrique du Nord, lorsque les Américains se sont trouvés en contact avec le général Juin ils ont pu apprécier son expérience et sa solidité ainsi que ses connaissances et le fait qu'il s'agissait d'un véritable soldat. Les interviews, les textes écrits par les Américains qui ont eu affaire au général Juin le prouvent, et je pense là non seulement au général Ryder qui a débarqué à Alger mais plus particulièrement au général Mark Clark qui avait une admiration immense et un très grand respect pour le général Juin.

Ce coup de dés pouvait nous être funeste, la réputation à la guerre gagnant à s'acquérir du premier coup et non pas après une série de vaines et coûteuses expériences. Mais j'avais pleine confiance en cette bonne division marocaine, en son chef, en ses cadres, et en ses hommes recrutés pour la plupart dans le Moyen Atlas marocain, combattants ardents, habitués aux difficultés d'une montagne semblable à celle des Abruzzes et durs aux intempéries.



Italie, char
de la 4^e RSM
en Italie

D.R.

Ce fut par bonheur un impressionnant assaut mené par le 5^e R. T. M. du colonel Joppé pendant près de deux jours avec une opiniâtreté qui finit par avoir raison de la résistance acharnée des grenadiers badois obligés d'abandonner les sommets du Pantano pour se rétablir sur les pentes du Monte Casale. Fait d'armes remarquable, mais chèrement payé : le 5^e R. T. M. comptait, à l'issue du combat, 16 officiers, 46 sous-officiers, 235 tirailleurs tués ou blessés.

Manifestement, les cadres avaient payé d'exemple pour entraîner leurs hommes et assurer le succès.

Il devait être complété, à la droite de la division, par l'occupation du contrefort de la Mainarde, le lendemain de Noël par le 8^e régiment de tirailleurs marocains du colonel Molle et un Tabor marocain.

Ce contrefort dominant des Abruzzes et bouchant l'horizon de la division au nord de la route de montagne, celle de Colli à Cardito et Atina, comme le Pantano avait fait écran au Sud-Est, fut enlevé de haute lutte aux chasseurs de la 5^e division de montagne (autrichienne) qui avait relevé les Badois de la 30^{Se} D. J. retirés du front à la suite de l'affaire du Pantano.

Brave 2^e division marocaine, elle avait, pour son premier essai, fait un coup de maître, et dans les conditions les plus difficiles qu'on puisse imaginer. ■

Frères d'armes Monte-Cassino

d'après le travail du lycée Lyautey de Casablanca

Les élèves de troisième du lycée Lyautey de Casablanca ont fait un travail extraordinaire de mémoire sous la conduite de leurs professeurs. Ce travail a donné lieu à l'ouverture d'un site remarquable Le site du souvenir des deux guerres mondiales au Maroc www.edulyautey.org/~marocom Ils ont retracé, entre autres, sous le titre de "Frères d'armes," l'épopée du Corps Expéditionnaire Français. Une entreprise de longue haleine dirigée de 2005 à 2008 par l'équipe professorale du lycée , à laquelle on peut rendre hommage en remerciant tout particulièrement les professeurs d'Histoire-Géographie Mme Véronique Mazaz, M. Abdenasser Bouras, M. Jean-Pierre Riera, Mme Sophie Berthout, documentaliste.M. Emmanuel De Tournemire et Mme Elisabeth Martinet, professeurs de Lettres Modernes
Remercions surtout M. Christophe Tournon, professeur d'Histoire-Géographie, dont l'amabilité a permis que nous publiions certains de ces textes.
Félicitations aux élèves et à leurs maîtres qui ont su faire de l'Histoire enseignée un programme concret de recherches rigoureuses et une occasion sur le vif de rendre hommage à la bravoure et à la solidarité des soldats franco-marocains tout au long de ce conflit.

Le Corps Expéditionnaire Français va enfin gagner l'estime des armées alliées en Italie, grâce au général Juin et à ses vaillantes troupes.

Automne 1943 , les alliés se retrouvent en position difficile face aux troupes du général Kesselring et ses rangées défensives, des Abruzzes, routes minées, sommets fortifiés, la ligne GUSTAV.

Le commandement allié demande enfin l'envoi d'un corps expéditionnaire français.

Le CEF, placé sous les ordres du général Juin, comprend quatre divisions et trois groupements de tabors marocains (G.T.M.). Au total, 120 000 hommes répartis sous le commandement des généraux Dody, Sevez, de Montsabert, Brosset et Guillaume.

Dès le 8 décembre, la 2^e DIM renforcée par le 4^e GTM, relève une division américaine épuisée, aux abords de la fameuse ligne Gustav, au nord-est de Monte



Embarquement pour l'Italie du corps expéditionnaire français

Cassino. D'emblée, tirailleurs et goumiers marocains sont engagés dans des combats d'une âpreté extrême, au cours desquels ils réussissent à prendre pied sur le mont Castelnuovo, qui culmine à 1250 mètres d'altitude, mais échouent temporairement devant le San Michèle (1198 mètres) à cause de la résistance acharnée d'un ennemi aguerri.

Guy Martinet, sous-officier au 4^e RTM :

« Mon souvenir le plus émouvant durant la campagne d'Italie est la mort d'un de mes camarades marocains, Azzouz, à la mi-décembre 1943 : ses deux jambes venaient d'être arrachées par un obus de mortier et alors qu'il agonisait, ses camarades lui crièrent : « Chéhad ! Chéhad ! » (« Témoigne ! Témoigne ! ») Et je le vis dans un ultime effort lever son index droit vers le ciel avant de mourir. »

LE MONT PANTANO

Le 16 décembre au matin, après une préparation d'artillerie du 63^e RAA, le 5^e RTM attaque le mont Pantano (1100 mètres d'altitude), devant lequel les assauts américains ont échoué trois fois. Sous une pluie battante, les tirailleurs livrent des combats acharnés, impitoyables, à la grenade, au fusil-mitrailleur et à l'arme blanche dans des corps à corps furieux. A l'issue de cette attaque fulgurante, les Marocains réussissent à couronner la crête du mont Pantano, dont ils s'emparent



L'ARMÉE D'AFRIQUE - CHARLES LAVALZELLE

Italie, hiver 1943 - 1944

entièrement le lendemain. Pour ce haut fait d'armes, le 2^e bataillon du 5^e RTM reçoit une citation à l'ordre du corps d'armée, dont voici un extrait : « Unité magnifique d'obstination et de courage. (...) a, le 16 décembre 1943, conquis la crête 895, obligeant l'ennemi, par la violence du choc qui lui était porté, à se replier sur toute la ligne et à abandonner le massif du Pantano jusque là obstinément défendu. (...) »

LA MAINARDE

Le 27 décembre, le 5^e RTM et le 4^e GTM s'emparent de la Mainarde (1478 mètres), pourtant défendue par des soldats d'élite, une division allemande de montagne solidement retranchée. Le général allemand Ringel, commandant cette unité, rend hommage à ses adversaires marocains de la Mainarde : « Les chasseurs de montagne voient pour la première fois leurs nouveaux adversaires. En utilisant le terrain, ils progressent sans bruit, agiles et adroits comme des chats. Ils sont habitués à la montagne, brillamment armés et équipés (...) ».

Le comportement des combattants marocains et français sur la Mainarde est effectivement héroïque, comme l'illustrent ces exemples :

– le caporal Abdallah, l'avant-bras droit en bouillie, refuse de se faire évacuer et s'obstine à lancer des grenades de la main gauche jusqu'au moment où il est

mortellement touché à la poitrine ;

– le sergent-chef Griffi, avec une épaule déchiquetée.

– le médecin Rey-Musy, avec une balle dans la mâchoire, préfèrent aussi rester parmi leurs tirailleurs pour continuer leur action sur la ligne de feu.

– Le sous-lieutenant Ouzzine ben Hadj Moha, grièvement blessé, bouleverse l'infirmière qui l'accompagne dans ses derniers instants, par son courage et sa dignité.

Dans une citation décernée au 2^e bataillon du 8^e RTM, l'état-major rend hommage à ces courageux tirailleurs :

« Unité remarquable par son ardeur offensive et son opiniâtreté au combat. (...) a brillamment participé (...), le 27 décembre 1943, à l'attaque de la Mainarde, position dominante qui ne fut occupée qu'après des corps à corps meurtriers. (...) »



L'ARMÉE D'AFRIQUE - CHARLES LAVAUZELLE

Italie 1944. Le général de Monsabert, en casque, expose la situation aux généraux Juin et de Gaulle.



L'ARMÉE D'AFRIQUE - CHARLES LAVAUZELLE

Artillerie du corps expéditionnaire français en Italie, un obusier de 105 en action.

Deux tabors du 4^e GTM assurent une mission de couverture au nord. Pour cette opération, des témoins rapportent que les goumiers ne portent ni fusils, ni mitraillettes, mais seulement un poignard, des grenades et un chapelet à la ceinture ! A l'instar des tirailleurs, leur engagement est d'une fureur incroyable.

« Quand le jour se lève, on ne voit rien à plus de quinze mètres. Des guitounes sont arrachées, d'autres ont complètement disparu sous la neige. Quelques tirailleurs errent, perdus, appelant au secours, d'autres restent emmurés dans leur guitoune, bien au sec. Il faut les dégager à la pelle (...) »

La progression des troupes françaises ouvre au Corps Expéditionnaire Français l'horizon de la ligne Gustav. Le général Clark livre au général Juin cette comparaison élogieuse: « Les soldats français sont toujours ceux de Verdun ! »

Une reconnaissance attendue depuis longtemps!

PREMIERE BATAILLE DE CASSINO

Les Alliés souhaitent, pour ouvrir la route de Rome, attaquer le Monte Cassino qui surplombe la vallée du Liri du haut de son célèbre monastère.

La 2^e Division d'Infanterie Marocaine et la 3^e Division d'Infanterie Algérienne

qui vient de rejoindre à son tour l'Italie, sont chargées de l'attaque frontale. Pour cette opération, les deux divisions du CEF incorporent respectivement le 4^e GTM et le 3^e GTM, (les tabors) afin de renforcer leur puissance de feu et leur souplesse de mouvement. Du 12 au 24 janvier, les troupes du général Juin conquièrent ainsi La Selva, la Costa San Pietro (1450 mètres d'altitude), Acquafondata et la Monna Casale (dont les deux sommets jumeaux culminent à 1220 et 1225 mètres). Ces succès constituent souvent autant d'exploits sportifs que militaires. Ils suscitent l'enthousiasme des Alliés et forcent le respect de la Wehrmacht.

Dans ses mémoires, le général allemand Senger rend ainsi hommage à ces « magnifiques divisions marocaine et algérienne (...) menées par des officiers français superbement entraînés, équipées à l'américaine. »

Mais, après des heures de lutte, les soldats sont à court de munitions, certains soldats marocains en sont réduits à jeter des pierres !

Ils doivent leur salut à des bombardements d'enfer à quelques mètres de leur propre position, selon les indications de trois observateurs d'artillerie français, qui se sacrifient l'un après l'autre pour assurer la précision de ces tirs d'arrêt.

Henri le Masne de Chermont, étudiant au lycée Lyautey de Casablanca. « Tirez, bon Dieu, tirez ! Rendez-vous compte de notre situation ! Raccourcissez de 50 mètres ! Envoyez une bonne ration ! Raccourcissez ! Raccourcissez !

– Comment ? Si ça tombe sur nous ?

– On s'en fout ! Tirez sur nous s'il le faut ! »

La neige se teinte de larges taches rouges, c'est un corps à corps à la baïonnette qui va décider de la victoire. La Costa San Pietro reste aux mains du Corps Expéditionnaire Français !

Un tirailleur d'une section, qui arrive en renfort, raconte « les pentes couvertes de sang et de blessés ».

Grâce à son succès chèrement acquis (certaines compagnies sont passées de 185 à 40 hommes) sur la Costa San Pietro, la 2^e DIM enfonce les dernières défenses ennemies avant la ligne Gustav. Les tirailleurs marocains occupent ensuite La Selva et basculent sur la rivière Rapido, dont la vallée débouche plus au sud sur Cassino.

Mais, épuisés, les soldats de la 2^e DIM ne peuvent aller plus loin. Faute de réserves, les troupes du CEF ne sont donc pas en mesure d'exploiter leurs succès initiaux, au grand dam du général Juin. En effet, celui-ci aurait souhaité en profiter pour foncer sur la localité d'Atina et ainsi opérer une opération de débordement de grande ampleur.

En deux jours, la 2^e DIM accuse 400 pertes et la 3^e DIA plus de 300, sans compter les hommes mis hors de combat dans les tabors marocains. Le terrain très escarpé, interdisant tout accès aux véhicules à moteur, oblige les nombreux blessés à être acheminés dans la vallée sur des cacolets (double siège fixé sur le bât d'un mulet) ou par des brancardiers. Parfois cette évacuation se fait à dos d'homme devant l'urgence et le péril de la situation.

Une fraternité d'armes qui ne peut faire oublier cependant l'angoisse de la mort, permanente et abrutissante. Ainsi, au cours de ces combats de l'hiver 1943-1944, lors des longues marches effectuées de nuit pour atteindre les premières lignes, il arrive que résonnent les chants émouvants de centaines de Marocains entonnant la « Chahada » ! Tous ont conscience du danger mortel qui les menace, mais tous avancent vers leur destinée sans faillir, suivant leur courage naturel et l'exemple de leurs chefs.

Très peu de désertions sont d'ailleurs enregistrées parmi les troupes marocaines et les autres effectifs maghrébins du CEF. Et ce, malgré une propagande allemande active, qui les encourage à quitter l'uniforme français par l'intermédiaire de tracts écrits en arabe.



Rome, juin 1944. Tirailleurs de la 2^e division d'infanterie marocaine

L'ARMÉE D'AFRIQUE - CHARLES LAVALZELLE

Le 21 janvier, le CEF relance son offensive de diversion avec l'espoir pour Juin de rompre la ligne Gustav et de foncer sur Atina. L'objectif est ambitieux mais les moyens en hommes et en matériel le sont moins. Ce plan n'est pas soutenu par les Alliés, qui s'acharnent sur l'attaque frontale du nœud stratégique de Cassino...

C'est donc avec ses régiments de tirailleurs nord-africains déjà éprouvés que le CEF tente de s'emparer des monts qui lui barrent la route d'Atina : San Croce et le Carella. Si les tirailleurs marocains réussissent à couronner le San Croce grâce à un excellent soutien d'artillerie, ils ne peuvent s'y maintenir tant le feu ennemi est dense à son tour. Il en est de même de leurs homologues algériens sur le Carella. Au cours de la seule journée du 24 janvier, la 2^e DIM déplore 156 hommes hors de combat, dont 30 morts.

L'échec de cette opération constitue la seule défaite de la 2^e DIM et de la 3^e DIA durant toute la campagne d'Italie.

LES COMBATS S'ENLISENT

On dirait 14-18 ! Le CEF n'a pas les réserves suffisantes pour exploiter son succès sur le Belvédère, tandis que les Alliés échouent à nouveau devant Monte Cassino. La propagande allemande s'en donne à cœur joie : sur les murs de l'Europe occupée une affiche compare l'avancée des armées alliées en Italie à celle d'un escargot !

Le général Dody évoque chez ses hommes de la 2^e DIM « la fatigue physique et la dépression ayant résulté d'un engagement quasi ininterrompu de deux mois (...) ». Le bilan humain parle de lui même : fin janvier, la 2^e division d'infanterie marocaine compte près de 4000 hommes hors de combat, dont 900 évacués pour pieds gelés. Soit des pertes quotidiennes d'environ 80 hommes par jour. Chiffres qui approchent la moyenne journalière des coûts humains enregistrée au cours de la « boucherie de 14-18 » !

Le 15 février, le monastère de Monte Cassino reçoit 400 tonnes de bombes alliées. Les Allemands en profitent pour organiser dans les décombres de véritables forteresses inexpugnables.

De février à mars 1944, les troupes du CEF se maintiennent sur les positions conquises les semaines précédentes. Courant février, la 4^e division marocaine de montagne arrive en renfort, alors qu'une véritable guerre de position s'installe. Cette situation n'est pas sans rappeler aux plus anciens l'atmosphère des tranchées de 14-18, avec en sus la proximité angoissante d'un ennemi qui voit tout ce qui se passe du haut des crêtes qu'il occupe.

Serge Robert, jeune volontaire originaire de Meknès, partage avec ses camarades marocains du Train de la 2^e DIM ce quotidien éprouvant, où le « système D » (D comme débrouille) est la règle pour survivre : « Pour avoir chaud on allait chercher du charbon dans le bois qui se trouvait au détour de la route, un tas de charbon qui avait brûlé sur place. Il était à portée de vue des Allemands. On prenait donc la jeep avec la remorque, on allait très vite sur le tas de charbon, on avait calculé le nombre exact de pelletées que l'on pouvait charger avant que les Allemands tirent au mortier et nous atteignent. On se sauvait alors avec la jeep. On a recommencé plusieurs fois avec succès ! »

SECONDE BATAILLE DE CASSINO

mai 1944 DERNIERS COMBATS « la furia frances »

Le 10 mai, le général Juin, trouvant les attaques alliées aussi vaines que coûteuses, organisa un plan qui consistait en la prise des sommets dominants la vallée. Après avoir convaincu les généraux américains et anglais - qui n'étaient pas enthousiastes à cette idée - dont dépendait le corps expéditionnaire français, Juin mit son plan à exécution.

L'opération de rupture de la ligne Gustav est initialement confiée à la 2^e division d'infanterie marocaine (2^e DIM), « le bélier du CEF » selon l'expression de Juin, qui doit s'emparer pour cette mission des monts Faito et Maio.

L'offensive générale des Alliés se déclenche le soir du 11 mai 1944, à 23 heures, sur l'ensemble du front italien. Une intense préparation d'artillerie de 2000 canons précède l'attaque. Mais dans le secteur de la 2^e DIM ce bombardement n'arrose que les crêtes, sans détruire le dispositif de défense allemand (blockhaus, barbelés, mines...), qui sillonne les pentes que doivent gravir les tirailleurs marocains avant de pouvoir s'emparer des sommets. Pire, dans les autres secteurs d'attaque du CEF, comme celui de la 4^e division marocaine de montagne (4^e DMM), aucune préparation d'artillerie n'a lieu. Cet assaut va s'avérer redoutable, au cours de combats souvent confus et très meurtriers.

Durant cette nuit apocalyptique, le courage des soldats marocains n'a d'égal que la témérité de leurs officiers mais la ligne Gustav tient toujours.

Junin décide la reprise de l'offensive pour la nuit suivante, après une préparation d'artillerie plus importante et mieux ciblée. Très tôt dans la matinée du 13 mai, c'est la ruée des tirailleurs marocains sur les positions allemandes, ravagées par le « rouleau de feu » des canons français, qui finissent par céder.

La prise du mont Maio par les troupes marocaines de la 2^e DIM est saluée par un drapeau français de 30 m² hissé à son sommet (940 mètres) et visible à des kilomètres à la ronde, par les troupes du CEF comme par les Allemands.

Rome juin 1944



D.R.

Dès le 14 mai, l'ensemble des troupes françaises avance à « un train d'enfer ».

« Les Français avancent si rapidement, que les com-

muniqués ne peuvent suivre leur rythme », rapporte un journaliste américain. On assiste en effet à une véritable « furia francese », qui suscite l'admiration de tous les Alliés. Une expression fait même son apparition pour évoquer la progression du CEF dans les monts Aurunci et Lepini : « Les Français ont goumisé leur route à travers la montagne » !

Le 17 mai 1944, Kesselring¹ ordonne à ses troupes de laisser Cassino de côté, de crainte de se voir enveloppé par la manœuvre française.

Les Polonais lancent l'assaut sur le monastère, qui tombe le 18.

Les Alliés ont perdu environ 115 000 hommes (tués et blessés), et les Allemands 60 000. Quelques jours plus tard, Kesselring note dans son rapport quotidien : « Spécialement remarquable est la grande aptitude tout terrain des troupes marocaines, qui franchissent même les terrains réputés impraticables, avec leurs armes lourdes chargées sur des mulets, et qui essaient toujours de déborder nos positions par des manœuvres et de percer par derrière ». ■

1. Maréchal Kesselring commandant en chef des Forces de l'Axe au sud.

Le Grand Pan du Premier Tabor marocain

Annie Krieger-Krynicky

En 1943, ne supportant plus le joug des troupes de Mussolini, appuyées par les Allemands, la Corse se souleva sous l'impulsion des mouvements de résistance dont celui de Fred Scamaroni. Devant le danger encouru, à l'initiative du général Giraud, l'appui des troupes d'Afrique fut décidé à Alger. Le sous-marin Casabianca, les 1^{er} et 2 août 1943, débarqua à Ajaccio, avec du matériel, le 2^e Groupe de Tabors marocains (du régiment motorisé transformé en division de montagne) sous les ordres du général H. Martin. Du 12 au 13 septembre, ce fut le tour du bataillon de choc du colonel Gambiez, de s'ouvrir la route de Corte. Le 14 septembre, dans la sous-préfecture de Corte, le général Giraud accepta la reddition du général italien Maglie, commandant les troupes italiennes ; mais le 23 septembre la ville fut bombardée et la sous-préfecture détruite tandis que les troupes françaises par des routes de montagnes, au prix de lourds combats, entraient dans Bastia, bombardée mais évacuée par les SS, le 4 octobre 1943. La Corse fut donc le premier département français, libéré par des Français, un an avant le débarquement final de 1944.

Les enfants étaient massés sur la grand' place de Corte. Faute de petits drapeaux – il y avait longtemps qu'il n'y avait plus assez de papier et de tissu dans l'île – ils laissaient pendre leurs bras le long du corps. Lorsqu'un avion survolait la citadelle, ils rentraient la tête dans les épaules. Un parent les rassurait. Il s'agissait des avions des alliés et non de ces Stukas aux ailes marquées d'un signe noir. Ceux – là même qui avaient lâché deux bombes sur la sous-préfecture et le grand immeuble voisin, un 23 septembre. Dans la friche aux arbustes odorants de cytises et de genévriers, le jeu des enfants s'était interrompu après la deuxième hululement de la sirène. Les parents étaient accourus, descendant les escaliers ou poussant le portillon du jardin sauvage pour aller sans le savoir au devant des bombes. Elles avaient soulevé un nuage jaune et gris de poussière et de soufre qui brûlat les yeux et les alvéoles des poumons. Puis les deux avions avaient viré de l'aile insolemment comme les mouettes qui projettent leurs excréments sur les baigneurs coupables d'avoir osé troubler leur espace marin. La petite fille s'était dressée et leur avait montré le poing, révoltée de cette dérobade de lâche. Tout autour des femmes hurlaient ou sanglotaient ; la plus vieille étanchait sa joue qui saignait, retenant de sa main un lambeau de peau. Et le petit Ours qui ne bougeait pas, il était allongé sur le côté, les jambes repliées ; toujours aussi pâle avec une curieuse incrustation dorée sur



Le nouba du 5^e régiment de tirailleurs marocains en Italie. Hiver 1943-1944.

la tempe. Il s'appelait Ours car l'Ourse du Niolo avait emporté ses deux frères et pour l'amadouer on lui avait donné ce nom. Près de lui, la dînette de leur jeu en porcelaine bleue et blanche était intacte, parmi d'autres éclats dorés, curieusement découpés. Les deux ambulances arrivaient. Les infirmiers soulevaient les blessés, posaient un énorme pansement sur la joue détruite de la vieille femme. Ils portèrent le corps léger d'Ours sur un brancard et cachèrent l'incrustation sous un voile de gaze. La poussière retombait âcre, suffocante et jaune parmi les gravats.

Cela avait pourtant si bien commencé. Le débarquement avait eu lieu à Ajaccio. Un bataillon de choc venu d'Alger était monté jusqu'à Corte. Tous entouraient les jeeps beiges, les hommes en treillis, casqués de cuir ; une jugulaire enserrait leur mentons et les protégeait des baisers fougueux des jeunes femmes. Les résistants étaient sortis au grand jour, le fusil à l'épaule ; mal rasés et hâves, ils frappaient sur l'épaule les beaux guerriers à la peau hâlée. Dans la sous-préfecture pavoisée, le général italien, blême, s'était rendu. Mais les Allemands, pilotant leurs Stukas, dix jours après, s'étaient vengés.

Les enfants agitèrent timidement les mains : les premières jeeps du fameux bataillon revenaient, ébranlant le pavé, et ce serait pour toujours, promettaient les



Le Dieu Pan, bas relief, gravure de 1880

parents. Derrière eux, ce fut un déferlement d'hommes étrangement vêtus de manteaux laineux et bourrus, gris ou rayés de brun et de beige, basanés, la barbe taillée en fin et élégant collier, le crâne rasé, dénudé ou couvert du plat-à-barbe britannique avec un filet de camouflage. D'autres arboraient un turban torsadé comme on en voit sur les images des contes des Mille et Une nuits. Un capuchon de moine retombait sur le manteau resserré à la taille par une cartouchière. Ces hommes semblaient danser avec leurs brodequins au son d'étranges instruments de musiques perçants ou sonores : « Voilà leur bendhir et la rhaïta dit l'Ancien qui avait fait la Somme. Ce sont les Marocains du Premier Tabor ; ils viennent du Moyen - Atlas. Je reconnais les rayures noires et beige. Ils vont les buter les Boches, là-haut comme en 14 ! » L'entrain des goumiers retomba tandis que les palefreniers menaient les bêtes de somme : mulets- grenades, mulets - mitrailleuses et mulets - vivres, bâtés mais rétifs. « Ils montent au front, reprit l'Ancien qui parlait à la cantonade : « Ils seront ce soir à Ponte-Leccia, vers le Golo. Une partie va bifurquer vers Piedicroce et en route vers St Florent puis Bastia et gare aux Boches ». La petite fille connaissait les replis des montagnes, les anfractuosités des rochers propices aux embuscades et les abîmes vertigineux de la route. Le rythme de la troupe se ralentit, moins endiablé, presque majestueux. Les burnous gris et bruns se resserrèrent en grappe. Les goumiers soudain marquèrent le pas derrière un animal fantastique. Les enfants retinrent leur souffle : c'était un grand bouc qui imposait sa cadence, souverain avec ses hautes cornes recourbées, l'œil jaune et farouche. Pourtant l'animal leur était familier ; il cabriolait dans le maquis, enfourchant les chèvres échevelées qui continuaient à brouter des branches de cytise ou d'arbousier. Mais ce bouc là n'avait pas un poil embroussaillé où s'accrochaient des chatons, des brindilles d'épineux et de myrte. Il avait une longue barbe soyeuse qui s'étalait sur un plastron brodé de grelots d'argent, de passementerie rouge vif et de rubans verts. Il levait en cadence ses sabots dorés, heurtant fièrement les pavés. Leur choc mesuré et régulier frappait les pavés et semblait imposer leur rythme à la rhaïta assagie et aux tambourins. La petite fille regrettait qu'Ours ne puisse le voir. Mais la bête magique ne s'était pas laisser amadouer et l'avait emporté dans sa forêt comme les deux autres.

Les goumiers défilaient à présent, fusil au côté, casque incliné crânement sur le côté, suivant au pas cadencé leur mascotte : à leur tête, le grand bouc redressait ses cornes, impérial, divin même . Plus tard, la jeune fille apprendrait en traduisant Plutarque, que sous le règne de Tibère, un marin avait entendu passer sur les flots un souffle murmurant : « Le Grand Pan est mort » ! Mais non, le Grand Pan n'était pas mort ; elle l'avait vu dans toute sa splendeur, cambré sur ses quatre petits sabots d'or, comme le symbole de la libération de la Corse, un matin frais et ensoleillé d'octobre 1943. ■

19 Août 1944

La libération du Revest premier village du midi libéré par l'armée française

Où des combattants français du 3^e RTA manquèrent d'être fusillés comme terroristes par les Allemands

Jean Serrette

Croix de guerre avec palme, médaille militaire, officier de la Légion d'Honneur

Né à Tipasa, Jean Serrette après avoir accompli ses classes à Blida, est admis à l'Ecole Militaire de Cherchell, d'où il sort avec le grade d'aspirant. Affecté au 3^e RTA de la 3^e Division d'Infanterie Algérienne du général de Montsabert, il prend en Italie le commandement d'une section de fusilliers-voltigeurs et participe à la bataille de Cassino. Puis...

«Nous partons à bord de l'Eastern Prince et arrivons le 15 août au large des côtes de Provence. Du 17 au 19 au soir nous progressons en camions : Cogolin, Grimaud, Collobrières, Pierrefeu, Cuers, Belgentier et atteignons le 19 au soir la forêt des Morières. En formation de combat, guidés toute la nuit par des FFI, nous arrivons au Grand Cap qui domine la ville de Toulon et son port où nous voyons les navires sabordés en 1942 qui gisent dans la mer. Spectacle poignant et lugubre...

Le village du Revest est à nos pieds, c'est l'objectif que je dois atteindre et m'emparer du barrage qui alimente la ville de Toulon. En fin d'après-midi, les défenses allemandes sont neutralisées et nous descendons jusqu'aux Dardennes qui se trouvent dans la vallée du Los au pied du mont Faron toujours aux mains des ennemis. En fin de soirée une contre attaque allemande appuyée par trois engins blindés, est dirigée contre nos positions.

Avec mes jumelles, je m'aperçois que le premier engin a ses volets ouverts. Je demande au sergent chef de groupe de neutraliser le char qui arrive en face de notre position et paraît vulnérable puisqu'il n'a pas pris les précautions d'usage (fermeture de ses panneaux). Effectivement, au bout de deux ou trois rafales l'engin s'arrête et nous voyons sortir deux occupants qui extraient un corps (certainement le chauffeur) inanimé. Les deux véhicules qui suivaient et les fantassins font demi-tour, abandonnant le char de tête. Immédiatement je rends compte à mon commandant de compagnie. La nuit était complètement noire quand je le vois arriver sur ma position, accompagné du



Le docteur Vidal, maire du Revest, entouré de deux anciens du 3^e R. T. A, Isnard et Serrette, viennent de dévoiler la plaque qui marquera le chemin de Ferriquet d'un nouveau nom : " Chemin des Turcos et des F.F.I." C'est par lui que le 3^e bataillon va libérer le Revest les Eaux après quatre ans de présence allemande.

que mon adjoint donne l'alerte. Les fusils mitrailleurs crachent, les 81 du bataillon arrosent le secteur. Nous progressons au pas de gymnastique dans la nuit noire. Un des Allemands, pour nous empêcher de fuir, tire une rafale qui transperce mon camarade chef de section entre les deux épaules. Il tombe à terre mais il est conscient. Nous le relevons et, le soutenant, nous arrivons à La Valette dans un bâtiment entouré de grands murs. Nous essayons de soigner notre camarade en lui appliquant nos pansements de première urgence. Les Allemands le mettent sur un brancart et, nous le saurons plus tard, le conduisent à l'hôpital Sainte-Anne. Le commandant de compagnie, Kouidèche et moi sommes conduits dans une pièce où un officier allemand vocifère et nous débite une diatribe dont nous ne comprenons que le mot «terroristes»

sous-lieutenant, chef de section qui avait baroudé toute la journée à mes côtés (deux sections en tête du dispositif d'attaque). Ils veulent faire sauter le char que j'ai immobilisé dans l'après-midi et me demandent de me joindre à eux.

J'emmène avec moi mon ordonnance Kouidèche. Le groupe de protection rapprochée que j'avais demandé d'installer vers le char était-il mal placé ou pas encore placé? Toujours est-il que nous avions à peine atteint notre but que Kouidèche me dit à voix basse :» Mon lieutenant, voilà les Boches!!»

Nous sommes entourés par un groupe important d'Allemands, appréhendés sans ménagement et immédiatement dirigés sur la route qui mène à La Valette. Nous n'avons pas fait 100 mètres

Nous revenons dans la cour où se trouvent des hommes en armes qui nous arrachent nos casques et nous jettent contre le mur d'enceinte. Kouidèche me dit : «Ils vont nous fusiller. Allah Akbar!»

Notre commandant demande au chef de peloton qui, heureusement parlait français, pourquoi ils allaient nous fusiller.

– On vous a pris les armes à la main, vous êtes des terroristes!

Nous répondons que nous sommes des militaires français et montrons les cartes d'identité qui nous avaient été distribuées en Italie avant notre embarquement sur les bateaux qui nous emmenaient le 15 août sur les plages varoises. Palabres, discussions, le ton change, des officiers arrivent, nous scrutent, examinent nos équipements. Nous sommes emmenés dans

une pièce où on nous donne à manger et des cigarettes (exécrables). Le lendemain un véhicule nous conduit au fort Gardanne où nous retrouvons l'équipage d'un bombardier français descendu par la DCA et quelques hommes du bataillon de choc, tous prisonniers des Allemands. Le surlendemain nous sommes libérés par le 2^e bataillon du 3^e R.T.A.... et nous reprenons la lutte peu après. Trois semaines après la libération de Toulon, le lieutenant (mon commandant de compagnie) fut tué dans les Vosges.

Quant à mon Kouidèche qui me suivait comme mon ombre, quand je fus blessé, il me porta au poste de secours du bataillon, les brancardiers n'arrivant pas à évacuer tous les blessés.

Quinze jours après, Kouidèche sauta sur une mine et il est enterré au cimetière de Rougemont dans le Doubs. Je suis allé récemment me recueillir sur sa tombe et sur celles de quelques hommes de ma section..

Je ne les oublie pas... 65 ans après. « Mon père, capitaine de réserve et ancien de la guerre 14-18, trente et un ans de plus que moi était mobilisé ainsi que 9 membres de ma famille. Cela souligne l'effort qui avait été demandé aux Français d'Algérie pour reconstituer l'Armée Française démantelée par l'armistice 120 000 hommes pour une population d'environ un million, soit 8 % de cette population!» ■



De Djibouti à l'Alsace

Souvenirs flash d'un officier

des Troupes Coloniales

Texte présenté par Odette Goinard

Grâce à l'amabilité de sa fille, Madame C. Fournier Ronnat qui nous a communiqué une partie de ses carnets, nous publions ce témoignage intéressant à plus d'un titre.

René Fournier, sorti de Saint-Cyr le 14/09/1930, comme sous-lieutenant d'infanterie coloniale,



René Fournier

Tobrouk, 1943, le lieutenant Marois

consigne avec précision ses pérégrinations de guerre de 1942 à 1946. De camps en Abyssinie, Egypte, Tripolitaine et Tunisie, il participe aux campagnes d'Italie et de France après avoir fait le débarquement d'août 44 en Méditerranée et continuera à servir la France au-delà de ses frontières.

Novembre 1942 : les alliés débarquent en Afrique du Nord. Le 27 novembre, le bataillon de tirailleurs sénégalais (BTS) auquel est affecté le capitaine Fournier est cantonné à Djibouti. Il quitte ce camp pour Ourso (Abyssinie) le 27 novembre et séjourne en ce lieu jusqu'au 15 février 1943, date à laquelle il est déplacé à Tahag (Egypte) et devient à cette date le Bataillon de marche 21 (B.M. 21). Laissons parler René Fournier :

« Les camps sont installés le long d'une route parallèle à la route Le Caire-Ismailia. Le long de la route il y avait des installations permanentes : tous les 400 mètres, un bloc hygiène, un bloc cuisine, un petit baraquement. Tous les 5 km, un bloc douche et un bloc cinéma. Pour l'ensemble, un mess officiers, sous-officiers, des magasins officiers-shops, des hôpitaux de campagnes et surtout dans la partie

Ouest, une immense zone de dépôts de matériel de toutes espèces. La route des camps avait près de 50 kms. Il y avait dans cette zone près de 100 000 hommes. »

Le capitaine Fournier est envoyé à Tobrouk avec la mission de chercher les camions réformés de la Division des Forces Françaises Libres pouvant encore rouler et de les ramener à Tahag. En trois jours vingt camions et quelques motos sont récupérés. Retour au camp, quelque peu difficile en raison d'une route en descente à pic extrêmement périlleuse.

Juillet 1943, départ de Tahag pour Zavia (Tripolitaine). « Lors de la traversée de la Cyrénaïque, on découvre les vestiges de la colonisation italienne. Partout sur les murs la silhouette au pochoir de Mussolini. Au passage, nous voyons Benghazi, une ville morte... »

Le 9 août 1943, Fournier prend le commandement du bataillon B.M. 21. Le 15 septembre, départ de Zavia pour la Tunisie. La division stationne à Nabeul. Les unités sont installées en tentes individuelles dans une oliveraie à 1 km,5 de la mer. Chaque compagnie a sa propre popote. « Nous mènerons notre préparation au combat dans les meilleures conditions, une seule ombre, nous avons eu droit à une épidémie de jaunisse et je fus l'un des plus longuement atteint. »

La campagne d'Italie

Le 20 avril 1944, a commencé pour le B.M.21 la campagne d'Italie. Débarqués à Naples, nous arrivons à Trentola, commune de la grande banlieue de Naples, « nous cantonnons chez l'habitant. Nos hôtes italiens reçoivent pour la première fois des Africains noirs...tout se passe très bien et lorsque nous quittons Trentola le 4 mai, c'est presque la consternation. Nous sommes regrettés. Mais deux mois plus tard, nous retournons dans le même cantonnement, après campagne faite. Nous sommes moins nombreux. Les Italiens s'apitoient sur les manquants. Le B.M. 21 a perdu en Italie 57 tués, 140 blessés. »

Le 11 mai 1944, « c'est le baptême du feu de la brigade. L'attaque démarre à 23h,30, après une intense préparation d'artillerie. Il n'y a qu'un seul sentier à mi-pente pour rejoindre la base de départ. Toutes les unités empruntent ce sentier pour monter en ligne. Il est encombré par les retardataires des unités précédentes. Les mulets que nous avons reçus la veille avec des muletiers inexpérimentés, ajoutent encore à la confusion. La pagaille est totale. La radio ne marche pas. Là-dessus, quelques obus de mortier tombent. A la 2^e Cie le lieutenant Zapiropoulos, d'origine grecque, est tué... Au jour, j'ai retrouvé toutes mes unités et le B.M. 21 s'installe sur un objectif provisoire. Il se retrouve seul en tête et se prépare à recevoir la contre attaque qui heureusement ne vient pas. Le 13 au matin, nous reprenons l'attaque. Le lieutenant Vaillant abat à la mitrailleuse dans une caverne trois Allemands qui tardaient à se rendre. Ce sont les premières victimes du B.M. 21.



René Fournier

1944, cimetière de San Lorenzo enterrement de Coutin

En fin de journée il avait atteint son objectif, San Andrea, faisant prisonniers 80 Allemands dont deux officiers...

Le 19 mai, nous relevons devant Pontecorvo le B.M. 11. Les trous sont nécessaires car nous sommes assez copieusement arrosés : artillerie, mortiers et aussi les Nebelwerfer, « les orgues de Staline ».

Le 24 mai le B.M. 21 forme groupement avec un bataillon de Légion... la progression est lente, le terrain en pente très coupé, nous n'avons pas la liaison avec la Légion. Mais par radio, nous apprenons que celle-ci a atteint son objectif, alors que nous progressons péniblement sous le feu...

Le lendemain, nous apprenons que l'ennemi a décroché.

Pour nous, la campagne est terminée, mais nous ne le savons pas encore. Nous apprendrons bientôt que nous sommes relevés. Je ne cache pas ma joie.

En Italie, nous avons été nourris surtout de rations. Elles étaient très variées. Il y avait les meat and beans, les meat and vegetables et aussi des meat and spaghetti. Les unités avaient chacune leur « fouineur ». Le nôtre n'avait pas son pareil pour dénicher les réserves de fromages et quelquefois les jambons dans les fermes abandonnées. Quant aux fruits nous n'avons jamais mangé autant de cerises cueillies par branches entières !

La campagne de France

Embarqué à Tarente et à Brindisi le 7 août 1944, le B.M. 21 arrive le 17 août en rade de Cavalaire, pleine de navires. Un bateau de débarquement vient se

ranger le long de notre paquebot. Nous descendons en nous agrippant aux filets tendus sur le flanc du navire... Nous sautons dans l'eau qui nous arrive à la ceinture. Nous foulons le sol de France ! Il y six ans que j'avais quitté la France.

Le B.M. 21 a été dirigé dans une zone légèrement boisée au-dessus de Cavalaire. Le lendemain au petit jour, la 2^e Cie fait sur place un prisonnier. Le soir du 18, tous les commandants d'unités sont convoqués au P.C. de la division dans une villa dominant la rade. Celle-ci est couverte de navires de toutes tailles...

Le 21 août 1944, le B.M. 21 doit atteindre la direction de Hyères, puis de Toulon. Il s'infiltré de nuit dans Hyères et est le premier à pénétrer dans la ville. Le lendemain une patrouille de fusiliers ayant atteint Le Pradet, tous les éléments motorisés du Bataillon sont jetés dans Le Pradet. Les compagnies de voltigeurs s'occupent des résistances isolées entre Hyères et Le Pradet. Cette double action va permettre de négocier aux moindres frais la reddition des résistances dépassées. Au total, le B.M. 21 a fait devant Toulon 1.100 prisonniers dont 23 officiers.

Le B.M. 21 reprend les combats le 26 septembre 1944. Il est amené par camions de Villersexel jusqu'à la région de Palante et doit attaquer la côte 327 qui contrôle l'accès à Clairegoutte. C'est la 2^e Cie, dirigée par Lafaurie, qui est chargée de mener l'attaque. Elle sera ensuite dépassée par la Cie Marois qui s'installera face à Clairegoutte et sera dépassée par la Cie Legall... L'attaque se déroule comme à la manœuvre. On voit les Allemands jaillir de leurs trous et se rendre à l'approche de l'infanterie. Lafaurie fait une trentaine de prisonniers. Malheureusement un lieutenant et quatre sous-officiers ont été tués.

Dans la matinée du 27, la Cie Legall, appuyée par les chars, s'est emparée de Clairegoutte après de vifs combats.

Le village est occupé. « Soudain, nous entendons, venant de la route de Clairegoutte une grande clameur. Juste à ce moment un avion d'observation allemand nous survole. Il aura pu voir comme nous une longue file de prisonniers. Il y en a 140, une compagnie entière. Ils sont encadrés par les tirailleurs africains qui leur font crier en cadence « Vive la France ! » c'était la clameur.

D'octobre à novembre 1944, le bataillon tiendra Ronchamps et, malgré quelques escarmouches, peut reprendre haleine dans un climat plus détendu.

Novembre 1944, la progression reprend en direction de Chaux sur la rocade Belfort-Giromagny. Il pleut sans arrêt depuis le démarrage de l'attaque. Les unités patagent dans la boue.

Le 22 novembre, la 1^{ère} Cie est arrêtée devant la côte 431, colline fortement organisée et qui commande l'accès à Lachapelle-sous-Chaux et Chaux. L'attaque est menée brillamment. Les Allemands perdent une vingtaine de tués, huit pri-



René Fournier

Dambach, Alsace. René Fournier, le général Leclerc et le général Raynal

sonniers et deux canons. Quelques rescapés qui ont reflué sur Chaux déclarent aux habitants : « c'était plus dur qu'à Stalingrad ».

Quant au B.M. 21, il se reposera deux jours et sera en forme lorsque le 25 il sera poussé sur Rougemont-le-Château, terme de l'action de la 4^e Brigade pour cette campagne de Belfort et l'Alsace.

Novembre 1944, je passe le commandement du B.M. 21 à Oursel qui est le plus ancien officier au Bataillon, avec lequel j'ai travaillé en toute confiance pendant tout mon commandement.

Quant à moi, j'avais commandé un vrai Bataillon, dans une vraie guerre, dans une période exaltante de l'histoire de la France. Je devais être très satisfait. C'est ce que j'ai dit lorsque je passai le commandement, lors d'une prise d'armes à Rougemont-le-Château, dernier objectif du Bataillon dans cette campagne. C'était le 27 novembre 1944.

In memoriam

Le Bataillon de Marche n° 21 de la 1^{ère} Division Française Libre a perdu au cours des campagnes Italie et France 1944-1945, 238 hommes dont 133 Européens, parmi lesquels 5 officiers et 30 sous-officiers. Le nombre des blessés dépasse 400. ■

Le message du général Leclerc

Message prononcé à Temara au Maroc lors de la création de la 2^e DB

Le Général Leclerc, passant dans les différentes unités, adressait ses vœux pour 1944 en ces termes :

« J'ai tenu à venir le faire en personne pour souligner l'importance des heures que nous allons vivre [...] L'année 1944 sera l'année de la Libération [...] Vous aurez votre rôle à jouer, je peux en donner désormais l'assurance, mais je ne vous indiquerai ni le lieu ni la date.

N'attachez aucun crédit aux « lanceurs de bobards ». La décision qui sera prise, vous l'ignorez [...] Ce dont vous pouvez seulement être sûrs, c'est d'avoir votre place au combat.

Alors? Eh bien, de même que dans une équipe de football l'incapacité d'un joueur compromet la victoire de l'équipe, de même dans l'armée moderne, et en particulier dans une division blindée, chacun doit connaître son métier à fond sous peine de compromettre les efforts de tous, d'ailleurs nous aurons notre récompense [...] Ceux qui ont délivré Gabès et Tunis ont vécu des heures inoubliables, elles ne sont rien à côté de celles que nous vivrons en délivrant les villes de France. Le général de Gaulle m'a dit, il y a quelques jours, qu'il avait confiance dans la 2^e D.B., et j'ai répondu que la division se montrerait digne de cette confiance. Je vous demande de ne pas me donner de démenti.

Je m'adresse surtout aux nouveaux arrivés. Les anciens, je les connais, je suis sûr d'eux. Je demande aux nouveaux de se montrer à hauteur de leurs anciens. Il faut donc travailler [...] Que chacun soit bien conscient de sa responsabilité personnelle et de l'importance de son rôle, quel qu'il soit.

L'objectif que j'ai fixé à ceux qui sont partis du Congo avec moi, il y a trois ans, était Strasbourg. Mon vœu pour 1944 est d'atteindre cet objectif»

Témara, le 4 janvier 1944 ■



Les généraux Leclerc, Delattre et Juin

D.H.

Le Saltimbanque et le Maréchal Rommel

par Patrice Sanguy

Les guerres connaissant leurs moments de détente, il arrive aux militaires de pousser la chansonnette. Ce fut le cas pendant la Campagne d’Afrique. Certains allaient jusqu’à composer eux-mêmes de petites pièces dans lesquelles on retrouve l’écho des combats et du quotidien. Morceaux de circonstance, leurs musiques et leurs paroles ont rarement été notées. Patrice Sanguy a eu la chance de rencontrer un vétéran de cette époque, M. Adrien Duran, originaire de Rélizane en Oranie. Celui-ci a bien voulu évoquer pour lui ses souvenirs. Il lui a aussi confié un chanson de son cru qu’il n’avait jamais mise par écrit. Dans ce texte satirique il rappelle les déboires infligés à l’Afrika Corps par les Alliés et célèbre la vaillance des combattants d’Afrique du Nord.

Ancien artiste de variétés, Adrien Duran, dit Zigomar, est une figure du vieux quartier parisien de Belleville. Malgré les infirmités de l’âge, cet octogénaire qui marche vaillamment vers son quatre-vingt-dixième anniversaire, quitte le plus souvent possible son petit logement et, appuyé sur sa canne, parcourt les rues avoisinantes où sa silhouette imposante, sa longue barbe blanche, son coquet bonnet tadjik et son ample caftan blanc ne passent pas inaperçus. Comme il le dit lui-même, tout le monde le regarde et ce n’est pas pour déplaire – au contraire – à cet ancien homme de scène qui a l’habitude d’être le point de mire.

Aussi est-ce avec plaisir qu’il lie conversation avec ceux que sa tenue intrigue, et qu’il parle de sa vie passée, au risque pour les plus jeunes d’être déconcertés lorsqu’un reste d’accent oranais lui fait dire qu’on « a trempé les collants » alors qu’il a en tête la façon dont les agriculteurs algériens ont été dupés.

Celui qu’on hésite à décrire comme un vieux monsieur, tant il est resté jeune d’esprit, est en effet né à Relizane, gros bourg de l’Oranie intérieure où son père, tanneur de son métier, perpétuait la belle tradition des cuirs maroquins dits *filalis*, et, à ses heures perdues, construisait de ses mains la grande maison destinée à l’abriter, lui, sa femme et leurs onze enfants.

De sa mère musicienne et cultivée, le jeune Adrien hérite un goût du spectacle que renforcent les fêtes patronales, le passage des cirques et autres troupes de baladins Aïssaouas qui rompent régulièrement la monotonie de la vie dans les villages algériens de l’époque. Très jeune, il envisage donc d’embrasser un métier qui lui permette d’entrer dans un monde qui le fascine. Mais la guerre et les sou-



D.R.

Tunisie, 1943.
Les Boston bomber

bresauts qui l'accompagnent, vont entraver ce projet sans pourtant l'y faire renoncer.

Privé de la citoyenneté française par l'abrogation du décret Crémieux, Adrien voit un jour se présenter chez ses

parents, les gendarmes qui l'embarquent avec les autres jeunes juifs de la commune vers une destination inconnue. C'est à Bedeau, petit village des Hauts Plateaux à une centaine de kilomètres au sud de Sidi-Bel-Abbès, qu'il va se retrouver avec des centaines d'autres conscrits israélites venus de toute l'Oranie dans un camp d'internement créé pour eux au pied de la redoute de l'endroit.

Au camp de Bedeau, le régime est spartiate. On dort à même le sol dans des guitounes glaciales en hiver, étouffantes l'été, dans une région d'altitude où les écarts de température sont considérables. La nourriture est chichement mesurée, même lorsque les jeunes appelés doivent participer au dur travail de la récolte de l'alfa. Les punitions pleuvent et les légionnaires d'origine allemande qui assurent la surveillance du camp ne se privent pas pour y ajouter brimades et humiliations diverses.



Un jour de novembre 1942 cependant, les internés se voient remettre par leurs gardiens, soudainement devenus plus amènes, couvertures et matelas. Comble de surprise, l'ordinaire devient mangeable.

Tunisie, 1943.
La libération

Enfin, la grande nouvelle leur parvient. Les Alliés ont débarqué en Afrique du Nord.

Comme ses camarades, Adrien va pouvoir faire des classes dignes de ce nom puis sera affecté dans un régiment de zouaves. C'est ainsi qu'il participera à la libération de la Tunisie. Affecté à Tunis comme infirmier à l'hôpital militaire, il sera démobilisé sur place. Il peut désormais mettre son grand projet à exécution.

Il s'inscrit dans un cours de danse, puis entame très vite une carrière de danseur de claquettes sur diverses scènes tunisoises, le Casino du Belvédère en particulier. Il y sera remarqué par un impresario parisien de passage qui, en 1947, lui obtient un contrat à Paris, aux Folies-Bergères.

Le rêve du petit provincial algérien s'est réalisé. Il aura une longue carrière, créera un numéro apprécié de clown géant sur échasses, sera invité aux Etats-Unis et au Japon, côtoiera les plus grands du métier et participera à la Piste aux Etoiles. Bien des souvenirs dans un press-book fourni, dont nous détacherons la chansonnette satirique qu'il composa et interpréta les paroles pour ses camarades pendant la campagne de Tunisie à l'occasion d'un petit spectacle monté par ses soins pour la troupe.

On comprendra sans peine en lisant ce texte que le refrain en fut repris avec entrain. Les paroles en sont chantées sur la musique d'une romance française de l'époque qui célébrait les lumières d'une capitale qui ne savait pas encore qu'elle allait un an plus tard faire un triomphe à ses libérateurs venus d'Outre Méditerranée. Longue vie, Monsieur Zigomar ! ■

La romance de Tunisie par Adrien Duran

Un beau jour sur les côtes d'Afrique
Sont venus les soldats d'Amérique.
Ils venaient libérer les Français
Aidés par les troupes alliées.

Et de là passant en Tunisie
Pour aller ensuite en Italie
Et de faire un grand bond sur Berlin
Oui ! pour zigouiller les Nazis.

Refrain

C'est la romance de Tunisie,
De Bizerte, de Tripoli.

On cherche en vain les Italiens,
On ne trouve que des Africains.

Cherchant ses troupes à la jumelle,
Le pauvre Maréchal Rommel se dit :

Cette fois c'est bien fini,
Nous allons perdre l'Italie.

Cette fois c'est bien fini,
Nous allons perdre la Tunisie !

A Bizerte la bataille fait rage
Et les Alliés font des ravages,

Les Boches se taillent comme des lapins
Poursuivis par les Nord-Africains

Et de faire des replis stratégiques
Et semant des mines magnétiques

Et n'ayant plus de place pour s'enfuir
Oui, pour les zigouiller les Nazis.

Un café bien tassé

Alain Amato

Souvent ma mère disait : « À quoi ça tient la vie mon fils ? À une tasse de café ! »

Et aussitôt, l'auditoire était transporté dans le passé à Bizerte, en ce fameux mardi matin du 11 juin 1940. La veille, l'Italie avait déclaré la guerre à la France.

Jeune mariée, Raymonde avait réussi à rejoindre Jules, mon père, qui en cette drôle de guerre de 39 – 40 avait été mobilisé à La Pêcherie. Il y avait effectué son service militaire en 1935. Son service, il ne l'avait pas fait sur les bateaux qui vont sur l'eau, mais possédant un permis de conduire, chose rare à l'époque, Jules avait été affecté au service automobile où il était conducteur de ces nombreux véhicules – dont celui de l'Amiral - qui arpentaient sur le plancher des vaches toute l'étendue de la base navale de Bizerte que certains appelaient « Le Toulon d'Afrique ». Malgré le fait qu'il n'était pas embarqué, Jules avait droit au pompon rouge et au col bleu du parfait matelot comme l'attestent de nombreuses photographies d'époque. Et quand il arrivait en permission en tenue de marin à Constantine, pays des Zouaves, croyez-moi cela faisait un bel effet dans cette ville bien éloignée des choses de la mer.

Mon père avait trouvé un petit appartement à louer au 1, rue de Philippeville. L'immeuble s'ouvrait sur le canal qui rejoint la Méditerranée au lac de Bizerte. Un vrai nid d'amour – quatre mois au compteur nuptial ! – qu'il rejoignait le soir et les fins de semaine quand il n'était pas de service.

Ma mère se plaisait à Bizerte. À l'autre bout de la rue de Philippeville, elle avait sympathisé avec Rachid le patron de l'épicerie quincaillerie, véritable petit bazar de quartier, parce que ce vieil homme avait fait la Grande Guerre en France et connaissait Paris. Et comme ma mère avait vécu à Paris, forcément cela avait créé des liens. C'est chez Rachid qu'elle avait acheté ces deux tasses à café en porcelaine blanche sur lesquelles s'insérait un filtre en inox qui contenait juste ce qu'il faut de mouture pour une dose de café. Il suffisait de verser ensuite l'eau bouillante et le café tout chaud, tout frais s'égouttait directement dans la tasse sans passer par l'intermédiaire d'une cafetière.

Donc ce mardi 11 juin, il était presque sept heures du matin. C'était l'heure du petit déjeuner. En attendant que le café passe, Raymonde dressait une liste de commissions. Elle s'arrêterait tout à l'heure chez Rachid. Mon père l'accompagnerait jusqu'à la porte de l'épicerie puis irait à la gare toute proche prendre une des nombreuses navettes qui l'amènerait jusqu'à La Pêcherie. Mais ma mère avait dû trop tasser la mouture de café dans le filtre, trop la comprimer et l'eau



Bizerte

ne passait pas. Seul le temps passait. Mon père était prêt. Ma mère aussi. Mais pas le café. Et le café, pour eux, c'était sacré. Pas question de s'en passer. Et puis quand on a vingt ans et qu'on est amoureux, attendre en tête à tête qu'un café passe, cela a son charme. La navette attendrait. L'épicier aussi. Enfin avec retard le café fut prêt. Dans un même élan Jules et Raymonde portèrent leur tasse à leurs lèvres quand **Boum** ! La première bombe du premier bombardement de Bizerte explosa dans la rue. « Café trop attendu, café foutu ! aurait-on pu dire ». Il était sept heures dix. L'aviation italienne pilonnait la ville. Aussitôt le sinistre son de la sirène municipale confirma la réalité de l'attaque aérienne qui allait durer quarante cinq minutes. Le malheur c'est que la première bombe dont la déflagration avait secoué tout le quartier était tombée sur l'épicerie, tuant sur le coup Rachid. Toute leur vie mes parents conservèrent en souvenir de ce matin-là les deux tasses qui auraient pu être le témoin de leur dernier tête à tête. Parce qu'il ne passa pas suffisamment vite, ce café trop tassé en les retardant, les épargna. Car sans cela ils auraient été chez l'épicier au moment de l'explosion fatidique.

Le lendemain matin il y eut huit morts au marché au cours du second bombardement qui commença à huit heures quinze. Ainsi du mardi 11 juin, premier jour des hostilités avec l'Italie, au dimanche 23 juin date de la fin de cette estocade, avec le lendemain la signature de l'armistice, il y eut trente bombardements sur Bizerte et sa région.



Bizerte, le service auto

« Mon fils, c'est quand tu te crois en sécurité que tu es peut-être le plus en danger ! » renchérisait alors mon père à la fin de la première partie de leur récit. Sa femme vivant dangereusement au cœur du « Camp retranché de Bizerte » devenait pour mon père un problème angoissant. Le contrôle civil de Bizerte décida d'éloigner certaines personnes à l'arrière et délivra à ma mère un laissez-passer par train à destination de Béja, une agglomération à quatre-vingt kilomètres de Bizerte pas très loin de la frontière algérienne. De là Raymonde aurait la possibilité de prendre un autre train en provenance de Tunis à destination de Constantine, la ville de résidence de la famille.

Le lundi 17 juin en début d'après-midi, mon père accompagna sa femme à la gare. Le train devant évacuer une partie des civils était prêt à démarrer. Sur le quai, au moment de la séparation le « J'attendrai » de la fameuse chanson lancée à la veille de la guerre par Rina Ketty et tellement en phase avec les malheurs de l'époque, prenait pour le jeune couple un sens tout personnel. À quatorze heures trente précises le train démarra. Pour une fois en Afrique du Nord, un train partait à l'heure. Le mécanicien et son chauffeur n'avaient sans doute pas envie de servir de cible à l'ennemi en restant immobile le long d'un quai de gare. D'autant que la nuit précédente, celle du dimanche au lundi, avait été terriblement agitée : l'agglomération avait enduré trois heures de bombardements. Le train démarra, longea le canal puis la baie de Sébra, passa derrière l'Amirauté et roula parallèlement au Goulet. Soudain en pleine campagne il y eut un brusque freinage. Tout bascula dans les wagons. Le train s'immobilisa brutalement. Le chauffeur, le mécanicien suivis du contrôleur quittèrent le train en hurlant : « Ils arrivent ! Descendez ! Ne restez pas dans le tain ! Courez... ». Ce fut la panique. Les gens se précipitèrent hors des wagons, descendirent sur le ballast et s'éloignèrent du

train. Ma mère avait vingt-et-un ans. Elle s'élança dans le sprint de sa vie suivi d'un placage au plus creux d'un champ en friches rempli de chardons épineux. Au-dessus du train une escadrille de chasseurs italiens terminait une évolution de repérage avant l'attaque de la base navale. L'un des chasseurs se détacha, décrivit un cercle plus serré pour se mettre dans l'axe du train et le mitrilla. Un crépite-ment métallique parcourut le toit du train. Il y eut des bruits de ferraille, de la



Bizerte devant l'Amirauté

CONTRÔLE CIVIL DE BIZERTE
CAMP RETRANCHE de BIZERTE
 Unité ou Service : *Centre Cauto*

N° registre : <i>BJ-103</i>	Nombre d'évacués : <i>1</i>
Urgence : <i>3</i>	Jour de départ : <i>10</i>
Centre d'accueil : <i>Beja</i>	


 Dénombrement des familles du Personnel Civil ou militaire (Date doit être établie en 3 exemplaires)

I - CHEF DE FAMILLE

Chef de famille (marié et prisonnier) : <i>Smato Jules</i> Grade : <i>Maitre 1er pte 37-2 Bij 34</i> Affectation : <i>Centre Cauto</i> Domicile de la famille (1) : <i>Bizerte, Rue de St Philippeville n° 1</i>

II - MEMBRES DE LA FAMILLE (2)

NOMS ET PRÉNOMS	Parenté avec le Chef de famille	Age	Colonne réservée à l'Autorité Militaire
<i>Smato Suzanne</i>	<i>femme</i>	<i>21 ans</i>	<i>à évacuer</i>

CONSERVEZ CE FEUILLET

Timbré par le Contrôle Civil vous servira de **LAISSEZ-PASSER**
 de **BON DE TRANSPORT**. Vous devrez le présenter aux services d'ordre
 et à votre arrivée dans le Centre d'Accueil.

Le laissez-passer pour ma mère



Raymonde et Jules

poussière vola. Mais heureusement l'avion ne fit qu'un passage et ne lâcha aucune bombe. Il n'y eut aucun blessé. Et comme la machine était intacte, le train redémarra dès la fin de l'alerte. Il était 15 heures quinze. Ma mère s'en sortait saine et sauve. Sauf sa valise. Une balle l'avait traversée. À l'intérieur le chemisier de satin blanc qu'elle portait le jour de son mariage avait été perforé. Elle m'a toujours laissé entendre que si elle avait eu ce jour là en face d'elle le pilote italien qui avait mitraillé son train, elle lui aurait donné une retentissante paire de claques, (et mes joues d'enfant pas toujours sage en savent quelque chose). Non pas pour la peur qu'elle avait subie ce jour-là, ni pour le sprint non homologué qui lui avait fait cracher les poumons, ni pour les épines de chardons qui l'avaient transformée en une sorte de porc-épic. Non. Mais pour le trou qui avait endommagé son chemisier blanc. Celui de son mariage ! Ainsi sont les femmes !

Ma mère réussit à raccommoder le chemisier. Une fois enfoui dans sa jupe, la perforation située sur le bas du vêtement ne se voyait plus. C'était une époque où il y avait pénurie de tissus et où ces menus travaux de ravaudage avaient leur importance.

Quelques mois plus tard, mon père enfin démobilisé, rafistola la valise en carton bleu qui servit jusqu'en 1946 date où la poignée rendit l'âme. Au printemps 1948 Jules et Raymonde écoutèrent à Constantine Rina Ketty qui était venue chanter son « J'attendrai » au restaurant de la piscine de Sidi M'Cid. Papa et Maman avaient les larmes aux yeux. Ils se tenaient la main. Je m'en souviens. J'y étais. J'avais six ans. ■

La Deuxième DB entre dans la bataille

Texte d'époque issu d'une brochure parue en 1944, sans auteur, ni date (Intitulée *La Deuxième division blindée entre dans la bataille*). En fait : «la deuxième DB avant le débarquement».

Ce document a été trouvé sur une brocante en Saonois.

Cette brochure est dédiée au Peuple Français et à la Deuxième division blindée par leurs alliés à l'occasion du débarquement sur le sol de France des hommes de Leclerc. Il appartiendra aux Français eux-mêmes, une fois la dernière page écrite, de donner à la France l'histoire définitive de cette glorieuse division.

L'ARRIVÉE EN FRANCE DE LA DEUXIÈME D. B.

(par un correspondant de guerre allié)

La traversée de la Manche s'était effectuée sans incident. Maintenant, l'immense convoi était à l'ancre. L'a soirée était douce. Dans le ciel, les ballons de barrage se balançaient. Quelque part très haut dans les nuages, des avions allemands volaient, invisibles, détectés seulement par la D.C.A. Une heure s'écoula, puis les bateaux de débarquement s'avancèrent vers la côte, où ils devaient attendre le reflux de la marée qui les laisserait à sec sur la plage.

Les heures de la nuit passèrent. Peu à peu, sans hâte, les longues lignes blanches des ondes se retirèrent, découvrant les prairies stériles et humides de sable. La lune descendit, sur la Normandie et la brume commença à voiler les dunes. Enfin les fonds plats des lourds bateaux de débarquement touchèrent terre. On entendit un bruit de chaînes et les hauts vantaux s'ouvrirent. Les moteurs des chars se mirent à gronder et les chenilles grincèrent. Tout le long de la plage vide, les monstres d'acier commencèrent à descendre les rampes en frémissant et à cahoter sur le sable.

C'était le premier août 1944. Il était trois heures du matin. Au loin, à l'intérieur des terres, un obus à étoiles éclata et illumina le ciel. Une division entière française, la première à débarquer sur le sol français depuis le terrible été de 1940, était de retour.

La deuxième division blindée française, commandée par le général Leclerc, fut constituée et entraînée en Afrique du Nord. Cela se passait en mai 1943, au len-

demain de la marche héroïque du Régiment du Tchad depuis Fort Lamy jusqu'à Tripoli et de sa participation aux victoires de la 5^e armée britannique du général Montgomery.

Quoique Leclerc soit universellement connu comme le héros du Tchad, la vraie signification de son exploit, dans cette guerre globale, reste à peu près ignorée de tous : le Tchad est, en effet, le carrefour du continent africain. Ses routes, ses bases aériennes surtout celle de Fort Lamy sont d'une importance capitale. Si des hommes de Vichy avaient été là pour permettre aux Italiens de s'emparer du Tchad, les résultats auraient pu être funestes pour les Alliés. Les lignes par lesquelles les Américains et les Anglais ravitaillaient les armées du Proche Orient, et le gros des armées russes, n'auraient pu être construites qu'avec un retard considérable, peut-être fatal et au prix d'énormes sacrifices en hommes. Il serait difficile d'exagérer la contribution à la cause alliée, apportée par Leclerc et son régiment de Marche du Tchad.

C'est donc en mai 1943 que fut créée la Deuxième division blindée avec, pour noyau, les vétérans du Tchad. Autour de ce noyau de troupes coloniales, habituées, elles, aux rigueurs du désert et de la jungle, ne connaissant que l'improvisation et les épreuves, les rations réduites et les marches forcées, nous retrouvons aujourd'hui des éléments de toute la France métropolitaine. Il y a des héros de Narvik et de Dieppe ; il y a des Spahis, arborant la *chéchia* rouge au-dessus de leurs uniformes de modèle américain, des Chasseurs et des Cuirassiers convertis en canonnières de chars, des Fusiliers Marins qui ont abandonné la mer : aujourd'hui, ils servent des canons antichars. Toutes les armes auxiliaires s'y trouvent, le génie, un bataillon médical dont les officiers suivent Leclerc depuis quatre ans, des infirmières et même des ambulancières françaises, bien entendu, mais dont beaucoup avaient été recrutées aux Etats-Unis par l'Américaine qui les dirige.

La division Leclerc est extraordinaire à tous points de vue, matériel, humain et moral. Nous verrons tout à l'heure ce qu'elle représente au point de vue humain. Quant à son matériel, laissons quelques-uns de ses officiers et hommes en parler.

Tunisie 1943

Après l'armistice, « explique le colonel D ancien méhariste, on a commencé à se battre, avec les quelques vieilles seringues françaises qui nous restaient. On a emprunté immédiatement du matériel un peu plus moderne aux Italiens, en leur faisant sauter quelques portes. Ensuite, on a eu un apport de matériel anglais et, mon Dieu, on a fait les campagnes du Fezzan, de Tripolitaine, de Tunisie avec ce matériel. Pour la campagne de Tunisie on a été équipé définitivement en division blindée avec du matériel américain entièrement neuf. »

Embarquement des chars

Son camarade, le colonel N., ajoute : « La brigade des chars que j'ai l'honneur de commander a été entièrement équipée par nos amis américains qui nous ont fourni nos chars, notre armement, notre équipement et tout le matériel indispensable pour mener à bien la bataille moderne. Pendant dix mois, nous nous sommes entraînés sur ce matériel, tout nouveau pour nous. Partis de rien, il nous a fallu mettre les bouchées doubles pour forger un instrument de victoire sur lequel la France puisse compter. »

Un adjudant fait valoir la différence entre aujourd'hui et 1940. En 1940, dit-il, « j'étais sergent-chef pilote dans un char français, un beau char de 33 tonnes. Malheureusement, le 4 juin 1940, à Abbeville, presque tous nos chars ont été détruits et ce jour-là, mes camarades et moi, nous nous sommes juré de ne jamais rentrer dans Paris que dans des chars et pour chasser les Boches. Vous voyez, j'ai eu beaucoup de chance, puisque aujourd'hui j'ai été nommé adjudant et qu'au lieu d'un seul char, j'en ai cinq. Cinq beaux chars qui portent les noms des jardins de Paris. Il y a le char «Champs-Élysées,» le char «Tuileries,» «ButtesChaumont,» «Champ de Mars,» et «Luxembourg.» Le mien, c'est «Champs-Élysées» et les camarades qui sont dedans et qui sont aussi merveilleux que les camarades de 1940, sont bien décidés, je vous assure, à amener les chars de notre section dans les cinq jardins de Paris. »

Le corps des officiers assemblé en Afrique, le même qui commande maintenant en France, est digne des plus hautes traditions militaires françaises. Le dynamique Leclerc l'inspire. A ses côtés se trouve son chef d'état-major, le colonel B., prudent, réfléchi, ne laissant rien au hasard. Il est accompagné du chef d'état major adjoint, le vigoureux commandant de G. Il y a le colonel D. et le commandant F. qui «*n'ont pas quitté Leclerc. d'une semelle,*» comme dit le colonel. Ceux-là sont des officiers de carrière, tout à leur métier, s'occupant peu de politique, mais jaloux de l'honneur français. Il y a encore des réservistes, des volontaires qui ont traversé le monde dans la moitié de sa longueur en 1940 pour rejoindre de Gaulle et maintenir la France dans la guerre.

On ne peut pas donner le véritable nom de beaucoup de ces officiers. Leurs familles vivent encore, pour peu de temps sous l'occupation allemande. C'est le cas de certains que leurs exploits ont déjà rendus célèbres. Parmi eux se trouvent des spécialistes comme le colonel R. et le colonel V., deux vétérans aujourd'hui experts du combat de chars. (*Déjà avant la guerre, quand de Gaulle faisait campagne en faveur des unités blindées auprès d'un état-major général qui ne se laissait pas convaincre, V. se trouvait à ses côtés.*) Il y a des guerriers pittoresques du désert, tel

le lieutenant colonel R., Français d'origine russe et ancien officier de la Légion Etrangère. Parmi les idéalistes voués à l'aventure, nous trouvons le commandant P., autrefois général dans l'armée républicaine espagnole, P. officier français qui avait fait la guerre de 14-18, était un homme d'affaires prospère quand la guerre espagnole éclata. Et comme l'explique un de ses camarades : «*Vite, il vend son affaire et il f... le camp.*» Il y a des hommes appartenant à la Droite et à la Gauche, il y a des hommes appartenant au Centre. Tous, ils sont unis dans la même cause : battre les Allemands et libérer la France.

Lorsque la Deuxième division blindée s'embarquait pour la Normandie, dans un port du sud de l'Angleterre, des rumeurs circulaient selon lesquelles le général était déjà arrivé en France par la voie des airs. Un de ses officiers démentit ces rumeurs en disant, «*je le connais bien. Leclerc ne laissera pas ses troupes avant que le dernier camion, le dernier char soient chargés à bord, le dernier fusil et le dernier homme montés sur le bateau. Il ne partira pas avant mais avec eux.*»

L'officier avait raison. Ce fut d'un bateau que le général Leclerc débarqua sur le sol français, le mardi 1er août 1944.

L'histoire de la Deuxième division blindée, c'est l'histoire de la volonté de libération de la France vue à travers des hommes. Rarement dans l'histoire, une nation, un empire et une cause ont été reflétés à ce point en une seule division. «*Cette unité*» disait l'aumônier des hommes du Tchad, celle dont nous faisons partie maintenant, est une unité qui représente vraiment la France. Et il ajouta, «*Ces hommes ont un moral magnifique parce qu'ils font tous une guerre personnelle. Ils ont tous quelque chose à venger et ils ont, pour la plupart, des parents prisonniers en Allemagne. Il faut qu'ils les libèrent avant qu'ils ne succombent à leurs privations.*»

Il y a des adolescents sortis de l'école, des ouvriers, des artisans, des paysans, des vieux soldats qui ne comptent plus leurs campagnes, sans parler de ceux, qui sont venus d'Algérie, du Maroc, de Syrie et même d'Indochine pour délivrer la France.

Parmi les vétérans des campagnes d'Afrique, les médecins se sont particulièrement distingués. Ils font partie, aujourd'hui, d'un service de santé digne par la qualité des hommes comme par celle du matériel, des unités combattantes. En campagne, ce service est organisé sur le modèle du corps de santé américain. Le major M., qui le dirige, commande cinquante cinq officiers, la plupart médecins coloniaux. Il a été avec Leclerc depuis le début et il est lui-même une des grandes figures des campagnes du Fezzan.

En vue des côtes françaises

Le major M. et neuf de ses officiers du Tchad qui sont encore avec lui, maintinrent les indigènes et les Européens du régiment du Tchad en excellent état physique pendant toute la campagne du désert. Traitant les blessés dans les conditions les plus difficiles, ils écrivirent une des pages les plus brillantes de la chronique médicale militaire de cette guerre.

Le major M. raconta en Angleterre l'histoire de l'expédition. A quelques pas de là, les ambulances attendaient les ordres d'embarquement. Il n'y avait pas d'ambulances lorsque les hommes de Leclerc partirent de Fort Lamy. Il y avait seulement des camions lourds, dont beaucoup avaient déjà trop roulé, des camion poussiéreux aux bâches séchées par le soleil. Dans un de ces camions on avait installé une table d'opération.

Pour la randonnée à travers le désert, il fallait tout emporter: des vivres, des munitions, de l'essence, de l'eau, des médicaments. Il y avait des vivres pour un mois et de l'essence pour un millier de kilomètres. Si quelque chose venait à manquer, il fallait se le procurer chez l'ennemi. Et c'est ce qu'on fit. Les Allemands et les Italiens avaient des stocks abondants dans leurs postes du désert. Et cette prévoyance de l'ennemi, ces réserves abondantes, permirent aux Français de continuer à avancer sans avoir à se préoccuper du problème des vivres et des munitions.

Les médecins avaient plusieurs problèmes à résoudre. La chaleur pendant le jour, le froid pénétrant pendant la nuit, étaient très mauvais pour les blessés. L'eau manquait on ne pouvait pas s'en servir pour les pansements : Il fallait laver les plaies à l'essence. Les blessés ne pouvaient naturellement pas être évacués. La nourriture ne variait pas: du «singe», du riz, de l'eau. On roulait sans arrêt et la nuit la caravane était plongée dans l'obscurité la plus complète. Les hommes perdirent six kilos, en moyenne.

Et pourtant, malgré toutes ces difficultés et grâce à toutes les précautions prises, 87 pour cent des blessés guérissent. La plupart se battent en ce moment en France.

Enfin, du sable français !

Sur le quai, devant un autre bateau, on s'agitait beaucoup. Les infirmières et les ambulancières montaient à bord. Les photographes les entouraient.

Elles attendaient comme les soldats, souriaient, ajustaient leurs coiffures pendant que les photographes opéraient. Elles aussi, elles s'étaient entraînées sans répit à Rabat. Leur chef, une Américaine née à Chicago, donna un ordre. Le barda sur l'épaule, elles commencèrent à monter à bord.

Enfin, tout fut prêt. Dans les cales, les soldats fatigués essayaient de dormir. Sur les ponts, roue à roue, les camions étaient arrimés. A terre, les feux de signalisation brûlaient et les soldats français quittant l'Angleterre, virent la côte s'éloigner dans un brouillard presque impénétrable.

La journée de lundi passée en mer fut calme. Le convoi, divisé en trois colonnes avançait lentement vers les plages de Normandie. Il y avait des bateaux à droite, des bateaux à gauche, des bateaux devant et derrière, et en haut des avions dans le ciel. Un contre-torpilleur français croisa le convoi. Il y eut des acclamations. Il était difficile d'imaginer dans le soleil et la tranquillité que cette zone avait été naguère une zone de mort ou les sous-marins allemands guettaient les navires alliés.

Le cours de la guerre avait changé.

A quatre heures de l'après-midi, la côte française fut en vue. Trois soldats de Dijon grimpèrent au haut du mât central et déployèrent le drapeau tricolore. Mais il fallut encore attendre plusieurs heures avant d'arriver au point de destination. Et à la nuit seulement, on jeta l'ancre.

Le débarquement de la Deuxième division blindée en France étant une opération militaire, entouré du plus grand secret, il n'y eut pas de cérémonie. Un représentant du général Patton, commandant la 5^e armée, vint recevoir le général Leclerc. Les véhicules et les hommes se regroupèrent. Les moteurs des chars pétardèrent et la poussée vers Paris commença. ■



Les chars Sherman de la division Leclerc

D.R.

Et s'ils n'étaient pas venus...

Le 8 novembre 1942 débarquement des troupes anglo-américaines en Afrique du Nord

**D'après J.-P. Riera, professeur d'histoire-géographie
au lycée Lyautey de Casablanca**

L'opération doit s'effectuer simultanément en trois points différents de l'Afrique du Nord française. Dans les régions d'Alger et d'Oran, ce sont près de 70 000 Anglo-américains qui doivent débarquer, transportés par une importante armada venue du Royaume-Uni.

A l'ouest, au Maroc, ce sont 35 000 Américains commandés par le général Patton, qui arrivent directement des Etats-Unis à bord de près de 100 navires de l'US Navy. C'est une énorme force navale, constituée de trois cuirassés, sept croiseurs, quatre porte-avions, trente huit destroyers, trente six transports de troupes et une vingtaine de pétroliers, dragueurs de mines, sous-marins, qui s'est rassemblée le 28 octobre au large des Bermudes. L'amiral Hewitt, qui dirige l'armada, a planté sa marque sur le croiseur lourd USS Augusta. A bord du destroyer USS Mayrant se trouve le lieutenant F. Delano Roosevelt Jr, le fils du Président des Etats-Unis...

Malgré ces moyens considérables, le succès est loin d'être assuré : certains experts américains donnent seulement une chance sur cinq aux hommes de Patton d'atteindre la grève, en raison du rythme des marées et de la hauteur de la barre, qui vont gêner l'approche des péniches de débarquement.!

Pourtant l'objectif est triple, Safi, pour débarquer les blindés, Fédala (Mohammedia), au nord de Casablanca, pour les troupes d'infanterie d'assaut, et Medhia, à l'embouchure de l'oued Sebou, avec en ligne de mire l'aérodrome stratégique de Port Lyautey (Kénitra), le seul au Maroc à disposer d'une piste en béton, utilisable par tous les temps. Pour réduire Casablanca, bien défendue par des batteries côtières et les redoutables canons du cuirassé Jean Bart, deux stratégies s'opposent : Patton est partisan d'un bombardement massif de la ville alors que le général en chef Eisenhower préfère contourner les défenses afin de s'emparer du port intact. C'est heureusement son avis qui l'emporte !

Dans la nuit du 7 au 8 novembre 1942, l'escadre américaine s'approche des côtes marocaines avec une remarquable discrétion, s'appêtant alors à entrer en action. A 2 h du matin, Patton est réveillé, il marche sur le pont de l'USS Augusta, la météo exécration qui avait menacé l'opération n'est plus qu'un mauvais souvenir, la mer est parfaitement calme, au loin il aperçoit les lumières de Casablanca et de Fédala qui scintillent, « God is with us » s'écrie-il !

AU MAROC

Côté français, les autorités de Vichy, représentées au Maroc par le Résident général Noguès, sont bien décidées à riposter contre toute tentative qui mettrait en cause la souveraineté française sur cette partie de l'Empire. A 1 h du matin, le 8 novembre, informé de l'imminence du débarquement, le général Béthouart, commandant le secteur de Casablanca, donne l'ordre à ses troupes de rester dans leurs cantonnements. Il rejoint ensuite, en voiture, sous une pluie battante, le quartier général de l'état-major français à Rabat. Là, il tente « au nom du général Henri Giraud » de convaincre les plus hautes autorités militaires de ne pas s'opposer à l'arrivée des Américains.

L'amiral Michelier, commandant des forces navales françaises basées à Casablanca, est convaincu qu'il s'agit d'une manoeuvre d'intoxication de la Gestapo et que les nazis cherchent un prétexte pour occuper le Maroc. Pour lui, il n'y a pas la moindre trace de navires américains en mer...

Le 7, à 9 h 15, ironie du sort, Michelier, a reçu de Vichy, un message l'informant d'un possible débarquement allié, mais le message ne sera décodé qu'après le début des opérations... Dans la nuit, Michelier donne finalement l'ordre aux troupes de sortir des casernes, afin de résister à toute tentative d'invasion sur Casablanca.

Le 8 novembre 2 h 30 du matin, Noguès reçoit une lettre de Béthouart qui lui demande de ne pas s'opposer au débarquement. Peine perdue, après avoir pris contact avec les garnisons de Casablanca, Meknès et Marrakech et s'être assuré qu'il n'y avait aucun signe d'une action des Alliés, le Résident général déclenche tout de même l'alerte sur l'ensemble du territoire. Le Maroc va être défendu coûte que coûte...

Béthouart et ses compagnons sont arrêtés. Internés à Meknès, ils seront accusés de haute trahison (le succès de Torch leur évitera la peine de mort). A 3 h du matin, un message de Roosevelt est diffusé sur les ondes courtes, dans un français approximatif, le président des Etats-Unis demande aux Français de croire ses paroles, d'aider les Américains dans la mesure du possible et « appelle les hommes qui détestent la tyrannie à rejoindre les libérateurs qui débarquent sur

les côtes. Vive la France éternelle ! » L'opération Torch, la plus grande opération amphibie jamais tentée jusqu'à présent, peut désormais commencer.

SAFI

C'est le général Harmon, un vétéran de la Première Guerre mondiale qui est chargé de diriger l'opération Blackstone et l'escadre d'une vingtaine de navires qui se positionne devant Safi. Vers minuit, le sous-marin USS Barb fait surface au large et débarque des commandos qui doivent rejoindre le port à bord d'un canot pneumatique pour en marquer l'entrée avec des lampes. Ainsi deux destroyers avec leurs 350 hommes pourront occuper les quais avant le lever du jour.

3 h 35 : l'officier de marine François Deuve, réveillé par un coup de téléphone, met en alerte sa garnison ; il rejoint son poste de commandement et dicte ses ordres à de maigres troupes.

Au nord de la ville se trouve une batterie côtière moderne qui commande la baie. Bientôt les commandos américains, qui ont atteint le port, sont repérés et les Français ouvrent le feu. Des difficultés viennent retarder le débarquement. Les charges sont mal réparties sur les péniches de débarquement, il faut repositionner le matériel et les opérations prennent du retard.

A 5 h 30, deux destroyers pénètrent par surprise et à toute vitesse dans le port, des commandos sont débarqués. Ils sont vite entourés par une foule de pêcheurs marocains qui viennent, sans grande conscience du danger, assister à un « match ». Ils comptent ainsi les coups, tournent la tête à droite et à gauche en suivant les salves de mitrailleuses, qui fusent de part et d'autre ! Les points stratégiques de Safi sont rapidement entre les mains américaines, à l'exception de l'aérodrome âprement défendu.

Harmon peut débarquer sur les quais ses blindés, la totalité de ses hommes et une bonne réserve de carburant. Dès le lendemain, il prend avec les chars la route de Casablanca. L'aérodrome est occupé le 10 novembre au soir, après la signature d'un cessez-le-feu.

Dans la capitale économique du Royaume, tout est encore calme le 7 novembre et personne ne soupçonne l'imminence de l'orage qui approche. Si certains attendent un débarquement américain, ils pensent que c'est plutôt à Dakar qu'il va se dérouler ! Pourtant, dans la soirée, les séances de cinéma sont interrompues et les militaires se trouvant là sont tous rappelés d'urgence à leurs postes.

6 h 15, FEDALA

Le général américain Patton compte débarquer ses 19 500 hommes à Fédala, pour attaquer Casablanca par le nord. Les premiers débarquements ont lieu avec une heure de retard sur l'horaire. Le débarquement est facile, la garnison exécute



Dessin Luc Marie Bayle. Collection Marie Bayle

À l'aube du 19 juin 1940 le Jean-Bart appareillait à la barbe des Allemands et gagnait Casablanca.

l'ordre de Béthouart, dont l'arrestation n'est pas connue : ne pas s'opposer à l'arrivée des Américains.

La marine, quant à elle, n'est pas encore alertée. Mais les hommes lourdement chargés peinent à descendre les filets qui courent sur la coque des navires, d'autres glissent et se noient. Les chalands de débarquement, pas toujours au point techniquement et pilotés par des équipages peu formés, ont bien du mal à atteindre la côte. Sur 347 utilisés le 8 novembre, 137 sont détruits. A 7 h, les batteries côtières de Pont Blondin entrent en action, la riposte américaine venue de l'armada stationnée en mer est massive,

Toutes les défenses côtières sont détruites ou capturées. Dès lors, le port de Fédala peut être utilisé pour accélérer le débarquement. Dans la soirée, 7500 hommes sont à pied d'oeuvre et de nombreux chars déchargés dans l'après-midi seront engagés le lendemain.

CASA

Vers 4 h du matin. À Casablanca, le 8 novembre, un vrombissement d'avions, venus de la mer, s'était fait entendre : pas un coup de feu, pas une bombe, mais une multitude de tracts lâchés sur la ville. C'était une proclamation d'Eisenhower, rédigée en français et en arabe, qui demandait à la population de ne pas se défendre face aux Américains, venus en amis pour aider à vaincre les nazis. A 8 h, des appareils du porte-avions Ranger détruisent l'aviation française, les dépôts de munitions et de carburant de l'aérodrome du Camp Cazes.

A 8 h 04, l'enfer se déchaîne, une pluie de bombes tombe sur le port alors que les obus de gros calibres tirés par les cuirassés américains cherchent le cuirassé Jean Bart. Celui-ci, en cours de construction, a quitté Saint-Nazaire à la barbe des Allemands, le 19 juin 1940, et a gagné, inachevé, le port de Casablanca. Ne pouvant bouger, faute de moteurs en état, il ne représente qu'un danger relatif. Pourtant sa tourelle avant, dotée de quatre énormes canons de 380 mm, peut tirer jusqu'à trente kilomètres et peut atteindre l'armada américaine.

Dès les premières minutes de l'attaque les dégâts sont très lourds, trois sous-marins détruits au mouillage, trois gros paquebots arrivés la veille de Dakar coulés, d'autres navires de commerce en feu... Plusieurs sous-marins réussissent cependant à sortir du port alors que la 2^e escadre légère appareille courageusement. A l'extrémité de la jetée, l'aumônier de l'escadre bénit chaque navire qui sort de la passe...

Un combat naval inégal s'engage alors entre les puissants croiseurs lourds et cuirassés américains, épaulés par l'aviation, et les malheureux torpilleurs français, qui évoluent entre la pointe d'El Hank et les Roches Noires. L'un après l'autre les bâtiments français sont touchés et coulés, le Fougueux, la Tempête, le Frondeur, le Milan, le Boulonnais... Les équipages sont recueillis par d'autres bâtiments ou regagnent la côte à la nage pour reprendre le combat ! Le croiseur Primauguet, plus grosse unité de l'escadre (en juin 1940, il a apporté au Maroc une partie des réserves d'or de la Banque de France), engagé par les cuirassés et les avions américains, est en feu. En début d'après-midi, il vient s'échouer contre la digue du port, 110 marins meurent à son bord.

9 novembre

Avec les équipages des navires coulés la veille, un bataillon est formé pour défendre les points stratégiques autour de Casablanca, comme la batterie de canons de 90 mm d'Aïn Sebaa. L'équipement est dérisoire, des fusils Lebel de la guerre précédente ! C'est là que beaucoup de marins meurent encore le 10, dans des combats désespérés et inutiles contre les Américains.



D.R.

Le même jour, le Jean Bart résiste encore et ses canons tiennent à distance les cuirassés, les Américains décident d'en finir et envoient de nombreux avions avec des bombes de gros calibres. Le grand cuirassé est touché à plusieurs reprises, bientôt il s'enfonce et s'assied bien sagement sur le fond, deux énormes déchirures, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière. Mais la coque et le pont blindé ont résisté, deux jours après, il flottera de nouveau.

Patton, qui approche de Casablanca depuis Fédala, s'est heurté à une forte résistance des troupes au sol. Il fixe l'offensive sur la ville pour le 11 au matin, celle-ci devant débiter par une violente préparation d'artillerie. Le Résident général Noguès reçoit le 10 l'ordre de l'amiral Darlan de cesser les hostilités, mais il attend une confirmation écrite qui n'arrive que le 11, à 7 h 30. Il peut alors ordonner le cessez le feu, le commandement américain prévenu annule la préparation d'artillerie, la bataille de Casablanca arrive à son terme.

11 novembre

La défense du Maroc est terminée, mais cette lutte aussi courageuse qu'inutile coûte cher à l'armée française : 1650 blessés et 1000 morts, sans compter les nombreux navires détruits et les ports endommagés. Les Américains ont eux aussi, des pertes importantes (bilan estimé à 500 morts environ), mais ils ne se trompent pas d'ennemi. Patton déclare aux chefs français du Maroc lors de leur première entrevue, le 12 à Fédala : « Tout cela n'est que de l'entraînement avant d'affronter les vrais s... en Europe ! » Les adversaires d'hier se réconcilient, les prisonniers sont libérés. C'est ensemble que Noguès et Patton enterrent leurs morts... ■

Un récit sur la vie quotidienne des infirmières de guerre, mené avec simplicité comme si tout ce dévouement, tout ce courage, toute cette douleur ressentie étaient choses naturelles. Héroïne sans le savoir, témoin direct de la cruauté de la guerre et de la souffrance des hommes, peu de gratitude pour «ces filles-là» qui, de tous milieux et de toute origine se sont engagées pour panser les blessures physiques et morales et servir leur pays.

Mémoires de guerre d'une infirmière

Présentées par Jacqueline Gemaehling

Annie Moller-Saliba
infirmière de la Croix-Rouge

L'arrivée des Américains à Alger

Le 8 novembre 1942, c'était le soir, nous étions tranquillement installés à la villa Mirador. Nous entendîmes un bruit extraordinaire, ça tirait de tous les côtés, le Fort l'Empereur, qui domine Alger, tirait à coups de canon.

Nous vîmes des combats aériens, aussi rapides qu'au cinéma. Une flotte énorme s'installa dans le port d'Alger. Chaque bateau avait, très haut dans le ciel, un ballon captif pour rendre impossibles les bombardements en piqué et le port offrait un spectacle extraordinaire. Nous étions dans le fond assez fiers de devenir pour un temps le centre de la guerre.

Bien sûr, nous devenions une cible importante, les alertes se succédaient, les sirènes hurlaient, la DCA était intense, les balles s'entrecroisaient dans le ciel, extraordinaires feux d'artifice, mais mortels. Les avions allemands et italiens arrivaient par rafales et lâchaient leurs bombes comme ils pouvaient, parfois sur les coteaux, ne pouvant atteindre le port. Les Américains allaient rééquiper l'Armée Française en Afrique du Nord.

J'avais mon premier diplôme de Croix-Rouge passé en 1939-1940, et la Croix-Rouge m'envoya à Blida.

Blida

L'école primaire supérieure (EPS) était devenue «centre de fractures» et nous recevions les blessés de la campagne de Tunisie. Les hommes étaient mal armés, mal vêtus, ils devaient faire leurs preuves pour être équipés par les Américains.. J'avais un diplôme d'infirmière mais je n'y connaissais pas encore grand-chose. Mais là, il fallait apprendre sur le tas, aider à faire les plâtres, faire les anesthésies, qui à ce moment-là, se faisaient à l'éther, «des masques d'ombredanne». Les

fractures ouvertes des cuisses étaient «embrochées» par des broches transosseuses, jambes suspendues par des systèmes de poulies et de poids, cela permettait aussi de soigner les plaies. Ces plaies de guerre étaient anfractueuses et graves. Un travail fou, on n'arrêtait jamais et nous prenions tous les 5 jours, la garde de 24 heures. J'avais appris à me rendormir entre les rondes. Il y avait aussi la veilleuse de nuit ou aide-soignante. Nous la formions, j'avais appris à une jeune femme à prendre le pouls. Un blessé fit des hémorragies. Dans la nuit elle arriva, paniquée: «Mademoiselle, son pouls ne bat plus». Je cours vite et trouve mon malade qui disait «je suis mort, je suis mort, mon pouls y bat plus». Je trouvai exaltant que tout un hôpital paraisse reposer sur moi, sensation très nouvelle.

J'eus pendant plusieurs mois le service «prisonniers». D'un côté, les Italiens qui se lamentaient; de l'autre les Allemands stoïques. Mais ils ont battu un garçon de 19 ans, amputé et qui allait mourir, pour l'empêcher de gémir..

Tel que, le centre ressemblait un peu à une usine. Fin juillet, je rentrai chez moi et je signai pour le corps expéditionnaire. Je fus envoyée à Boufarik, puis encore Blida, puis départ pour la Corse. En route, alerte aux sous-marins, mais les torpilles passèrent à côté.

Ajaccio possède une très belle rade, la ville me faisait penser au faubourg de Bab-El-Oued. Nous fûmes trois envoyées à Bastia. Bastia avait été détruite en grande partie

Pas d'eau, pas d'électricité, mais l'hôpital avait un groupe électrogène. Mal nourries, pois cassés, pois chiches ou parfois un beignet, une sardine comme repas, nous vivions surtout de café au lait.. La Croix-Rouge nous envoyait des sacs de café, des caisses de lait concentré et nous en faisons des distributions aux malades. J'étais en chirurgie avec le docteur Meynard qui était surtout occupé à soigner les civils corses, l'infirmière en chef faisait tout.

Bastia est tournée vers le nord et nous trouvions qu'il pleuvait tout le temps, j'avais de graves engelures. Puis la ville fut bombardée. Nous avions transporté malades et blessés au rez-de-chaussée et leur prodiguions des paroles apaisantes, mais les vitres explosaient, les plâtres tombaient du plafond, le bombardement était impressionnant. On nous amena une dizaine de blessés, on opérât à la lueur d'une bougie. Quand on versait de l'éther, on éloignait la flamme. J'avais des blessés algériens et marocains, quand ils apprenaient que nous venions d'Afrique du Nord, leur visage s'éclairait, nous étions du même pays.

Au bout de quatre mois, nous dûmes rejoindre la formation qui était à une heure d'Ajaccio, en moyenne montagne, à Sainte Marie Siché, l'HEM 4111. Nous devons recevoir les blessés, les opérer et les évacuer sur les formations de

1. *Hôpital d'évacuation motorisée no 411*



D.R.

l'arrière. C'est ce que nous ferions dans l'est, à Morteau et à Montbéliard. Devant nous étaient des formations plus légères, telles que le groupe chirurgical mobile, se déplaçant facilement, et, avant, les médecins et infirmiers de régiments (pas d'infirmières). Ils donnaient les premiers soins, garrots, piqûres, urgences. Les ambulancières ramassaient les blessés, aidées de brancardiers, et parfois très à l'avant.

Plus glorieuse était la campagne d'Italie où le corps expéditionnaire français se distingua, mais nous restâmes en Corse. Nos médecins venaient pour la plupart d'Alger, j'en connaissais plusieurs, Vallet, Foissin, Curtillet, mais mes amis les plus chers étaient mes copains de montagne et hélas, ils étaient loin, beaucoup feront la campagne d'Italie.

Nous étions une vingtaine d'infirmières recrutées par la Croix-Rouge, algéroises d'un côté, oranaises de l'autre. En France on en embaucherait d'autres. Nous avions deux infirmières-major, promues puisque plus âgées, la première était une gourde : « Nous, Croix-Rouge, qui représentons l'élite de la nation ». La deuxième avait fait la guerre de 14 et elle nous disait : « Mesdemoiselles, votre devoir est de vous rendre le plus laides possible pour ne pas exciter les hommes. »

Puis je rejoignis Calvi pour l'île d'Elbe

Delattre voulait montrer aux Américains la valeur de l'Armée française. Les Allemands s'accrochèrent ce fut sanglant. Les Français aimaient le panache, les Américains étaient très ménagers de leurs hommes. Bien sûr, ils avaient raison, mais ils gagnaient grâce à leur matériel. Leurs avions bombardaient de 5000 mètres de haut et ça tombait vraiment où ça pouvait. Les Anglo-Français bom-

bardaient en piqué et c'était plus précis. Car les bombes tombaient aussi sur la France occupée. A Calvi était basé le premier bataillon de choc, troupe d'élite, et des éléments de la 9^e DIC (division d'infanterie coloniale), cadres français, soldats noirs, beaucoup de travail.

La France

Nous voici au grand jour du débarquement J+7 . Les premières troupes débarquèrent le 15 août en Provence et nous le 22 à La Nartelle, à côté de Saint Tropez. Non, nous n'avons pas débarqué sous la mitraille, comme dans le « Jour le plus long » mais cela aurait pu nous arriver;

Nous étions très émus, nous embrassions la terre de France. On nous avait parlé de la forteresse Europe, de la famine qui y régnait dans les grandes villes et c'était vrai, ce sera encore plus tragiquement vrai quand nous verrons des déportés. Mais là, la foule était assez normale, les femmes avaient de fraîches robes d'été, nous étions presque déçus. Nous circulions en grand convoi militaire, debout dans les camions. Nous étions en uniforme et casquées car il y avait des attaques aériennes. C'était l'enthousiasme. La foule nous entourait, nous acclamait. Les gens venaient avec de grands paniers nous offrir du vin, des fruits. Quand ils nous voyaient, ils disaient « Oh ! Des femmes! » et ils rentraient tout. Nous n'y avons pas droit.!

Première nuit Cogolin. Puis arrêt à Salon et essai d'installation sous tente. Mais les Allemands s'en allaient et à leur suite, en grands convois, nous avons remonté la vallée du Rhône. Tout nous paraissait aller très vite et nous aurions aimé que cela continue, mais les Allemands se regrouperont solidement à l'est, se défendront comme des démons et ce sera la guerre dure et sanglante.

Notre hôpital s'installa d'abord à Morteau dans le Jura, puis à Montbéliard où il se déploya dans les casernes. Sous nos fenêtres tirait une pièce d'artillerie avec un vacarme épouvantable puis elle partit. Les infirmières avaient un petit pavillon, et, pour aller travailler, nous traversions une cour glaciale à toute heure du jour ou de la nuit. La salle d'opération était installée dans une très grande pièce, quatre tables, deux équipes chirurgicales, un blessé attendait pendant qu'on opérât l'autre. Mais en général, il somnolait car on lui avait fait en préparatoire un préanesthésique. Les ambulances arrivaient dans la nuit, par neige et verglas. J'admirais les conductrices qui, parfois, devaient marcher tous feux éteints, pour ne pas être repérées. Nous faisons les trois huit, huit heures de travail, huit heures de repos, huit heures de travail ce qui fait des horaires très décalés. J'étais promue anesthésiste. Nous avions un médecin le professeur Kern, qui venait d'Europe centrale et nous initiait aux nouvelles méthodes qu'il avait apprises en Angleterre. Anesthésie par protoxyde d'azote et oxygène, penthotal starter. On



D.R.

Marche forcée vers Toulon

endormait le blessé par une intraveineuse de penthotal et on maintenait l'anesthésie en circuit fermé en dosant l'oxygène et le protoxyde d'azote. Chaque équipe chirurgicale comprenait un chirurgien, un aide, une anesthésiste, une infirmière qui passait les instruments, un ou deux infirmiers. J'étais anesthésiste et j'aurais tant voulu au lieu de cela, avoir une salle de blessés à soigner, les longues heures en salle d'opération étaient éprouvantes, et je n'aimais que le côté humain du métier d'infirmière, pas le côté technique.

Cette période reste la plus sombre de la guerre, tous nos copains se faisaient tuer. Le fiancé de Paulette, le capitaine Lamy se fera tuer en même temps que de Bernon, l'ami de Lydia Cartlan sera tué dans les Vosges. La fiancée du capitaine L, lieutenant-conductrice à la 9^e DIC, sera très grièvement blessée dans une contre-attaque en allant chercher des blessés. Les Allemands accepteront de laisser repartir l'ambulance avec un médecin mort et une conductrice blessée. Elle sera conduite chez nous et amputée à la 411 et je retrouverai le beau L. dans ces conditions dramatiques, en somme je l'aurai soigné lui d'abord et sa fiancée ensuite. Il commandait alors le 1^{er} bataillon de choc et il épousera cette jeune femme amputée d'une jambe. A cette époque, à la 9^e DIC, on remplaça peu à peu les Sénégalais, courageux mais ne supportant pas le froid, par des FFI qu'on incorporait dans l'armée.

J'eus droit à une permission. A mon retour, je trouvai tout le monde très ému.

L'équipe chirurgicale crânienne, Curtillet, Sutter, Saidman était allée fêter à Strasbourg sa démobilisation par un bon repas. Strasbourg était bombardée tous les jours depuis le pont de Kehl et la première bombe journalière fut pour eux. André Curtillet, chirurgien d'avenir et garçon sympathique et Saidman médecin auxiliaire fort intelligent, furent tués sur le coup, Sutter, psychiatre, fut très gravement blessé.

C'était la fin de la guerre. Nous avons appris la signature de la paix à Spire en Allemagne. L'Allemande qui nous l'annonça paraissait plus heureuse que nous. Il est vrai qu'on ne voyait plus en Allemagne que des femmes, des enfants et des infirmes. Pas un homme valide. Pour nous aussi il y avait eu tant de drames, tant de nos amis morts, bien sûr il fallait bien que ça cesse un jour, mais l'atmosphère n'était pas à la joie.

On avait, pendant que j'étais en permission, délivré un camp de déportés. Je soignais des déportés, tous tuberculeux, tous mourants, car les valides avaient été renvoyés chez eux. Je représentais la France, mais c'était surtout les religieuses allemandes, les diaconesses, qui assuraient les soins. Les déportés étaient des hommes très amers. Et on les comprend. Il y avait des résistants qui étaient très bien, d'autres paraissaient être de la pègre, c'était très mélangé. J'avais un jeune juif de 20 ans dont toute la famille avait péri dans les chambres à gaz. J'ai retrouvé plus tard certains de mes malades sur des photos publiées, décharnés, avec des yeux hagards. Mais tous étaient perdus. Le docteur disait qu'ils n'avaient plus de poumon (j'ai vu les radios) et que jamais en médecine civile on ne voyait cela, on mourait avant. L'espoir de la délivrance les avait soutenus, mais on ne pouvait plus rien pour eux. Ils auraient voulu être suralimentés, mais on ne pouvait aller que progressivement. J'aurais voulu les mettre dans un car. Ils seraient morts mais avec espoir. C'était un travail sinistre, pas du tout comme de soigner des blessés. Le soir nous devions aller à des bals obligatoires pour fêter la paix, sombre période!

On radiographia l'équipe médicale. Quand le médecin vit sa radio, il sut qu'il allait mourir dans les six mois : «granulée froide». Il dit « ce n'est pas possible, je me sens bien.» Il se soigna, alla mieux mais il mourut dans les six mois.

J'en avais assez d'être infirmière, je tombai malade avec plaisir, rhumatisme articulaire aigu, heureusement sans séquelles cardiologiques, j'eus droit à une permission.

Très tôt le matin je pris un taxi. Le chauffeur m'apostropha violemment «on savait d'où venait une fille militaire à cette heure-là !» Je lui répondis sur le même ton en lui disant que s'il avait été aux armées, il aurait appris à respecter ces filles-là et qu'apparemment il n'avait jamais quitté Paris.

J'étais à Paris en uniforme, je n'avais d'ailleurs rien d'autre à me mettre... ■

Des héroïnes un peu oubliées

Notre ami Maxime Rousselle est en train d'écrire un ouvrage sur les ambulancières qui ont servi pendant la seconde guerre mondiale. Il a bien voulu nous donner en avant-première cet aperçu.



Les Rochambelles, 1944

D.R.

Lors de la dernière guerre, il y a eu des femmes qui ont combattu dans les FFI, en France, et de nombreuses femmes qui ont servi dans les armées qui ont libéré la France (2^e DB, Armée d'Afrique).

Quelles étaient ces femmes? Il y a eu le groupe des infirmières-ambulancières du groupe des Rochambelles. Ce groupe a été formé à New-York en 1943 par une riche Américaine, francophile, vétérante de la guerre de 1914-18. De ses deniers, elle a acquis 19 ambulances, recruté des Françaises vivant aux USA. Après le débarquement des Américains au Maroc, tout ce petit monde prend ses quartiers à Rabat, dans la péniche d'un club nautique sur le Bou Regreg.

Ce groupe nommé au départ Rochambeau du nom d'un compagnon de La Fayette, a vu ses filles nommées Rochambelles par les combattants. Parallèlement la 2^e DB se formait près de Rabat, à Témara, autour du Général Leclerc.

Les Rochambelles débarquent en Normandie en août 1944, accompagnant les combattants de la 2^e DB, recueillant et soignant les blessés durant toute la guerre, jusqu'en Allemagne. Leur dévouement et leur héroïsme sont bien décrits par deux d'entre elles, dans des livres cités ci-dessous, dont nous recommandons la lecture.

Mais il y eut aussi un autre groupe d'infirmières-ambulancières dans ce personnel féminin de l'Armée (les AFAT, Auxiliaires Féminines de l'Armée de Terre). Ce sont les «Marinettes» : neuf femmes rattachées au 13^e Bataillon Médical dans le régiment des fusiliers marins de la 2^e DB également.

Toutes ces femmes, Rochambelles et Marinettes recueillaient les blessés, sous le feu de l'ennemi, et les acheminaient vers les hôpitaux de campagne, dans des conditions périlleuses. Les dernières de ces courageuses femmes sont maintenant centaines, qu'il leur soit rendu ici un simple témoignage d'admiration. Certaines ont été tuées «à l'ennemi». Une a disparu lors d'une opération en Normandie ... Il y eut aussi parmi ces AFAT les «Merlinettes» (du nom de leur chef et fondateur le colonel Merlin). Ces femmes étaient engagées dans l'arme des Transmissions. Elles ont accompagné l'Armée en Tunisie, Italie et débarquées en Provence. Avec de Lattre de Tassigny elles sont allées jusqu'en Allemagne à Sigmaringen. Parmi ces Merlinettes, certaines ont été parachutées en France occupée, et ont servi dans la clandestinité, payant souvent leur engagement de leur vie. ■

Son livre sera édité chez l'auteur 140 avenue de la Vieille Tour 33400 Talence

La danse des éléphants

Jacques Thibaut

Au mois de juillet 1944, nous étions stationnés à Port aux Poules, à 35 km à l'est d'Oran, attendant le départ pour la métropole, le temps était magnifique, la mer bleue et étale. L'Etat-major a pensé qu'il était urgent de prévoir le prochain débarquement.

Les chars pouvaient-ils se rendre à terre si la plage ne permettait pas aux LST de s'en approcher?

L'idée leur est venue - les Américains avaient prévu de les «waterproof» - de prolonger les sorties et arrivées d'air des moteurs par des espèces de périscopes dépassant le niveau de la mer, si le char s'enfonçait dans l'eau plus que prévu. Ce qui fut fait et les essais des canards nageant nous réjouirent.

Les nouvelles annonçaient notre prochain départ et le surlendemain nous pûmes accéder aux transports stationnés à proximité, par leurs portes d'étrave.

Le temps merveilleux dura vingt-quatre heures, mais la mer s'agita et dans la nuit la tempête se leva. Les LST ressemblant davantage à des caisses à savon qu'à des navires, étaient des garages dans lesquels chars, jeeps ou camions pouvaient s'entasser les uns derrière les autres et serrés presque joue contre joue. Dans la lumière blafarde ces ombres avaient l'air d'énormes pachydermes tenus en laisse et dansant. Par bonheur, il n'y eut pas de blessés. Le surlendemain, nous arrivions dans la baie de Cavalaire. Les LST s'approchèrent suffisamment de la plage pour que notre équipement de «waterproofing» devînt inutile.

La marche sur Marseille se fit sans problème. Là, nous défilâmes l'après-midi et le lendemain toute la journée, interdisant toute circulation de véhicules ou de piétons, jusqu'au moment où les autorités rassurées purent prendre possession de la Préfecture, de la mairie et des divers bâtiments jugés indispensables au retour de la tranquillité politique.

Puis, séjour sans histoire près de Rognac où nous profitâmes des stocks américains pour changer nos trains de chenille à patins de caoutchouc par d'autres, métalliques et à crampons. Départ pour la vallée du Rhône avec arrêt prévu de quelques heures en Avignon. Sorti de la gare, il n'y avait que des vélos taxis. J'hésitai un moment, mais ignorant le chemin pour aller voir des cousins perdus de vue depuis plusieurs mois, j'acceptai d'utiliser ce moyen de transport. Bien calé sur le siège arrière, je regardais avec appréhension mon pauvre conducteur monter les côtes en forçant de tous ses mollets, tandis que, rouge de honte, le brillant cavalier se pavait dans son dos. Exploitation coloniale, dit-on ?

Le train nous débarqua à Lons-le-Saulnier, pour nous permettre de «tâter» des Allemands. Mais après la prise de Belfort, nous fûmes arrêtés par les pluies et inondations de l'automne. Pour pénétrer plus profondément en Alsace, nous dûmes contourner les Vosges pour prendre l'ennemi à revers.

C'est ainsi que le 6^e RCA traversa Plombières sur la neige glacée. Nous abandonnâmes la N 57 jugée trop encombrée et trop plate, et attaquâmes la côte vers Epinal. La neige glacée était une dure épreuve à franchir en ligne droite. Déjà, nous dépassions des confrères échoués dans les fossés ou les ravins bordant la route. J'avais recommandé aux chauffeurs le ralenti et le pied léger, l'arrêt étant interdit. L'ordre fut donné au reste de l'équipage de sauter à bas et de se mettre à pousser et à retenir sur le côté les 30 tonnes du pachyderme, qui, à la vitesse d'un escargot, réussit enfin à atteindre le sommet.

Remiremont, Le Tillot et Bussang étaient à nous, mais comme le disait Kipling, ceci est une autre histoire. ■



”La Maréchale”

Général J. Compagnon

Nous remercions la revue «Flamme» de nous avoir autorisé à reproduire ce témoignage. Pour un ancien de la 2^e D.B., «La Maréchale» est, d'évidence, la Comtesse Leclerc de Hauteclocque, veuve du «Général Leclerc». notre chef estimé et aimé.

Le 31 octobre 1944, vers 11 heures, le Général Leclerc regarde les unités de la 2^e D.B. (Sous-Groupement Rouvillois) entrer dans Baccarat. Au commandant Weil assis à son coté sur un talus boueux, il dit: « Hier le brouillard nous a permis de nous mettre en place sans être vus des Allemands. Aujourd'hui, le soleil donne à plein pour faciliter notre attaque. J'ai la «baraka», n'est-ce pas ?.

– oui, répond Weil

– sans doute, mes décisions souvent vous épatent?

– oui certes, répond Weil

– et bien, si vous connaissiez ma femme vous seriez encore plus épaté!



D.R.

Car pour Leclerc, sa «baraka» permanente ! la Providence, c'est sa femme.

Tout au long de sa carrière, elle lui a donné les libertés d'esprit et d'action grâce auxquelles il a pu combattre au Maroc en 1930-33, rejoindre de Gaulle en 1940, faire campagne au Tchad, former et commander en France la 2^e O.S., et réouvrir la voie en Indochine.

Marie-Thérèse de Gargan, âgée de 22 ans, épouse le 11 août 1925 en l'Eglise Sainte-Jeanne-d'Arc de Versailles le sous-lieutenant Philippe de Hauteclocque, son aîné de 8 mois, qui vient de terminer ses trois années d'école de Saint-Cyr et Saumur. L'entente spirituelle entre les deux jeunes gens est totale. L'officier écrit : « Avec elle, il ne sera jamais dur de marcher droit... Nous avons les mêmes idées sur notre vie de demain. Je me suis attaché à lui montrer les beautés de la vie militaire... nous avons convenu de choisir ensemble comme règle fondamentale une confiance inébranlable en la Providence ... ».

Cette confiance en eux-même et en l'avenir, inspirée par une foi chrétienne profonde sera la caractéristique de la vie conjugale du Général et de la Maréchale.

Lors de sa première affectation, en Allemagne, le jeune ménage donne d'emblée une impression d'équilibre basé, juge un camarade, sur un « farouche désir d'indépendance ». Très vite, il part au Maroc. Thérèse laisse à Philippe toute latitude pour se consacrer à son métier, d'abord d'instructeur à Meknès, puis de commandant de goum dans le poste de M'Zizel. Elle s'installe seule en France avec ses deux fils à Tailly en Picardie : elle y reviendra souvent. Une longue et confiante correspondance s'établit entre les deux époux, et entretient l'accord complet des cœurs et des esprits; en témoignent ces phrases" écrites après un engagement difficile: «Juste un mot, car je suis éreinté... tu peux remercier le Bon Dieu, car je désirais avoir un baroud, je l'ai eu et un beau... Le Bon Dieu m'a inspiré tout ce qu'il fallait faire, sans quoi, c'était le massacre... ».

En 1933, affecté en France, le jeune officier épris de baroud, souhaite utiliser une permission pour prendre part au Maroc au combat contre les derniers dissidents. Il demande à un camarade resté à Rabat de l'y aider; il précise: « Ma femme me comprend et approuve pleinement, voyant l'existence sous le même angle que moi ».

Effectivement, la future Maréchale comprend parfaitement l'abnégation requise de la femme d'officier. Tous ceux qui la côtoient, à Saint-Cyr et à Saumur, même les élèves de son mari, qui parfois l'entrevoient à l'occasion d'une cérémonie, sont frappés par sa dignité aimable et l'impression d'harmonieuse stabilité qu'elle dégage.

Vient en été 1940 le moment de mettre en pratique la confiance mutuelle et la foi commune en la Providence apprises par Thérèse et Philippe de Hauteclocque pendant quinze années de vie militaire en France et au Maroc. Le 30 juin le capitaine de Hauteclocque, évadé deux fois, blessé à la tête, éprouvé par les combats et par un périple de plusieurs centaines de kilomètres sur une bicyclette trop petite, rejoint sa famille près de Sainte-Foy la Grande. Dir à sa femme sa décision de rejoindre de Gaulle à Londres par l'Espagne. Le 4 juillet, il reprend la route vers Bayonne, laissant comme consigne à sa famille de remonter à Tailly et de s'y installer. Ferme, sans ciller, Thérèse de Hauteclocque accepte cette séparation et ce saut brutal dans l'inconnu, que traduisent parfaitement les mots écrits par son mari avant de passer en Espagne: « Attends-toi à rester des mois sans nouvelle, mais ne crains jamais rien. Grâce à ta foi et à tes prières, je traverserai toutes les difficultés mettant toutes mes forces au service du pays jusqu'à la victoire finale, je t'embrasse... Je fais une petite croix sur ton beau front. Les jours passeront vite. Patience. »

Ce très lourd programme sera exécuté : deux ans sans nouvelle, quatre ans de séparation, des victoires en série : Koufra, Fezzan, Alençon, Paris pour le capitaine de Hauteclocque sous le nom, très picard, de Leclerc, devenu Général. Les retrouvailles auront lieu à Tailly le 6 septembre 1944.

En avril 41, Mme de Hauteclocque apprend que le Colonel Leclerc qui a pris Koufra le 1^{er} mars est son mari, dont elle ne sait rien depuis son départ le 4 juillet précédent. Dorénavant, c'est par la radio anglaise donnant des informations sur la colonne Leclerc qu'elle suivra son mari.

Lorsque le 16 juillet 1941, le Général Leclerc reçoit de de Gaulle l'ordre de monter la première campagne du Fezzan, qu'il conduira en février 1942, il ignore que sa femme vient de passer quelques jours en état d'arrestation, pour avoir protesté, « avec manque de respect » contre une incursion allemande, sans bon de réquisition, dans sa propriété. Ce n'est que le 11 octobre qu'il apprendra sa condamnation à mort et la confiscation de ses biens, mesure qui heureusement, de remise en remise, ne sera pas exécutée mais reportée dont l'ignorance par Leclerc laissera ce dernier dans l'anxiété pour sa famille. En février 1942, Mme de Hauteclocque recevra indirectement des nouvelles de son mari. La première missive de la main du Général écrite en juillet lui parviendra le 27 septembre 1942 : « Nous avons fait des choses extraordinaires... La Providence m'a protégé » Le 21 juillet 1942, le Général reçoit, par la même voie clandestine, la première lettre de sa femme. Son aide de camp écrit : « Le Général qui est si fatigué en est tout ravigoté ».

Ces faits attestent de la force d'âme déployée par chacun des deux époux séparés par la distance mais unis par une intense communion de pensée basée sur la confiance réciproque et la foi en la Providence développées ensemble pendant les quinze années précédentes. Seule, Madame de Hauteclocque éduque ses enfants, dirige l'exploitation agricole, et n'hésite pas à tenir tête aux Allemands. Le Général sait que sa femme fait face : ainsi assuré, il se donne à fond à la lutte victorieuse pour la France, avec ses hommes, aux ordres de de Gaulle. en Afrique Noire, en Afrique du Nord et en France. Si les combattants de la colonne Leclerc et de la 2^e D.B. bénéficient de la lucidité tactique de leur chef, si les Français bénéficient de ses victoires, en premier lieu la rapide et peu sanglante libération de Paris qui vaut à de Gaulle sa légitimité populaire, les uns et les autres le doivent à la sérénité confiante que la pensée de sa femme inspire au Général Leclerc.

Après Paris, et la retrouvaille de Tailly, le Général poursuit son combat au profit de la France: Strasbourg, Allemagne, Indochine, avant de tomber, en plein ciel, à Colomb-Béchar le 28 novembre 1947.

Alors s'ouvre pour la Maréchale une troisième période de vie, de près de

50 années. Outre sa famille la Maréchale la consacre à deux collectivités: les veuves de guerre, les anciens de la 2^e D.B.

De l'action vis-à-vis des premières, d'autres sont mieux que moi à même d'en écrire. Je tiens cependant à apporter un témoignage. Ma femme, par ailleurs veuve de guerre, me cite l'accueil de la Maréchale, et surtout la leçon de solidarité qu'elle a d'emblée donnée en la chargeant de s'occuper d'une autre veuve en plus grande difficulté. La Maréchale a, en quelque sorte, le don d'arracher les veuves à leur veuvage, en leur confiant une mission. Elle-même agit ainsi: elle entoure de son attention les veuves de guerre et. avec une méthode efficace constamment renouvelée, les anciens de la 2^e D.B.

Pendant près de 50 ans, la Maréchale se donne mission de maintenir l'œuvre de rassembleur du Général Leclerc. Elle est présente à toutes les réunions, les commémorations les actions sociales, en Afrique, en Angleterre, en France. Elle connaît les uns et les autres. Pour tous, elle a des mots aimables et précis. Sans cesse, elle brave intempéries, distances et fatigues pour entretenir la flamme de la 2^e D.B. et celle de l'Association des veuves et orphelins de guerre. Elle laisse aux anciens de la 2^e D.B. un message. « Restez rassemblés comme vous le fûtes au combat pour la victoire de la France, aux ordres du Général Leclerc ».

La Maréchale, aux trois époques de sa vie, est une grande dame, exemple parfait de la femme d'officier français. Dans un premier temps, elle laisse à son mari la plus grande latitude pour remplir au mieux son devoir au service du pays et développe avec lui une nécessaire communion d'esprit et d'action. Dans le deuxième, en guerre, elle fait preuve d'une admirable abnégation et donne à son mari une sérénité exceptionnelle pour mener ses hommes dans des combats victorieux pour la France. Dans la troisième, elle contribue de toutes ses forces à ce que ceux qui ont combattu sous les ordres de son mari poursuivent l'œuvre de rassemblement voulu par ce dernier, pour le plus grand profit de la Patrie.

Tout au long de cet admirable accomplissement, la Maréchale reste fidèle à la décision prise voici près de trois quarts de siècle en commun avec le sous-lieutenant de Hauteclouque, devenu Général et Maréchal de France: « Faire confiance à la Providence », à Dieu donc, mais aussi, par voie de conséquence, à ses créatures, les hommes. ■

Général J. Compagnon (C.R.).

Grande Croix de la Légion d'Honneur.

Réf. : *Le Général Leclerc. Marechal de France.* par le Général J. Compagnon.
Flammarion édition, mai 94. Revue des A.E.V.O.G.

15 août 1944 à la Nartelle où le débarquement de 2^e cuirassiers aurait pu être compromis

J.P. Sorensen

Notre 4^e escadron était affecté à la 45^e division d'assaut US. Autant nous étions inquiets à la lecture des cartes où figuraient les nombreux blockhaus de la côte, autant nous étions assurés de n'entendre ni de recevoir aucun tir: les Allemands ne les avaient pas encore équipés.



J.P. Sorensen

D.R.

A bord du NSD (navire spécial de débarquement des chars de combat) 10 half-tracks du 3^e zouave sur le pont supérieur, 10 chars Sherman sur le pont inférieur. Maréchal des logis, je suis désigné pour encadrer les pilotes. Il faut faire chauffer les moteurs 20 à 30 minutes, 5 moteurs de huit cylindres Chrysler, montés en étoile sur un arbre central. Au bout d'un quart d'heure, je me sens mal et je pense que les gaz carboniques en sont la cause. J'arrive en titubant à donner l'alerte. Tous les pilotes évanouis sont portés à l'air libre et soignés, puis couchés sur la plage arrière des chars, certains sont restés inconscients plusieurs heures. L'équipage grec avait oublié de remettre en marche les ventilateurs prévus pour évacuer les gaz mortels. Heureusement, les aides pilotes étaient expérimentés et le débarquement a eu lieu «à pied sec», si j'ose dire et sans casse, puisqu'il n'y avait aucune résistance des Allemands. S'il en avait été autrement, les conséquences auraient été dramatiques. Après une petite escarmouche à Gonfaron où nous avons fait 15 prisonniers, ce n'est que le 17 août aux franges du Luc en Provence que la guerre a vraiment commencé pour nous avec la destruction du char Tonnerre et la perte de 4 de nos camarades tirés par un canon de 88 servi par un seul homme. Ces pertes auraient dû être évitées si les FFI nous avaient renseignés. ■

Destin...

Jeanine de la Hogue

Voici une histoire étonnante parfaitement authentique, histoire du destin d'un jeune soldat de l'armée allemande. Celle-ci avait envahi la zone libre le 11 novembre 1942 après le débarquement allié en Afrique du Nord. Cet épisode (mineur assurément) de la guerre 39-45 est assez étonnant pour être raconté dans le cadre de cette guerre. Cela se situe début 44, lors des bombardements alliés qui précéderent les débarquements. Voici les faits:

Juin 1944 Avignon, hôtel Dominion. Ce jour-là, une agitation inaccoutumée y régnait. Les touristes, simples voyageurs habitués, s'interpellaient, tentant d'avoir des explications auprès du réceptionniste. On savait seulement qu'un haut état-major allemand était arrivé en Avignon et que, vraisemblablement il avait jeté son dévolu sur cet hôtel.

Tout à coup, le silence se fit. Deux soldats allemands pénétraient dans le hall en discutant bruyamment, mais semble-t-il amicalement. Le réceptionniste les écoutait, un sourire aux lèvres. Plus tard, il dit à Pierre qui l'interrogeait:

«L'un des deux disait à son copain combien il l'enviait d'avoir la chance de monter la garde dans un abri enterré, tandis que lui serait obligé de faire je ne sais quelles corvées.»

Cet abri était surmonté d'une coupole mobile avec à sa base deux fentes de visée, et dont la rotation permettait au soldat de surveiller les alentours.

Le décor était ainsi planté et nul ne pouvait prévoir la suite de l'histoire.

Les deux soldats avaient terminé leur discussion sur une bourrade amicale et l'un d'eux alla prendre la place de la sentinelle qui avait fini sa garde devant l'hôtel.

Tout avait repris son calme habituel et Pierre avait décidé d'aller faire un tour dans la grande rue toute proche. Tout en marchant, il se souvenait du jour où les Allemands avaient envahi la zone libre. Il avait eu la surprise d'entendre des chants, scandant le défilé d'une troupe de militaires allemands. Des réflexions fusaient autour de lui : « Ca y est, on n'est plus en zone libre »

Puis, avant qu'il ait eu le temps de réfléchir aux conditions que cela impliquait pour lui, (la coupure des rapports avec l'Algérie), un mouvement quasi général se produisit: les spectateurs avaient tourné le dos, s'intéressant apparemment aux vitrines et n'offrant ainsi qu'une hostilité muette à ce défilé.

Pierre se souvenait de ses difficultés à trouver un point de chute avant de pou-

voir rejoindre l'Afrique du Nord où venaient de débarquer les Alliés. Une sirène le contraignit à s'arrêter dans un abri. A la fin de l'alerte, il fut surpris de voir une ambulance et plusieurs officiers allemands qui avaient l'air inquiets.

Plus tard, Pierre apprendra l'extraordinaire coup de destin qui venait de se produire. Le soldat qu'il avait vu quelques heures auparavant en discussion animée avec son camarade, venait d'être tué dans sa casemate par un éclat de bombe lâchée par un avion anglais qui l'avait atteint en plein front, passant par la fente de la coupole métallique. Son camarade, exposé à l'extérieur en sentinelle, était indemne. En effet, les bombardements qui préparaient l'arrivée des troupes françaises et alliées, avaient habitué les Avignonnais à deux types de bombardements, les Anglais en piqué ou en rase motte, les Américains massivement du haut des forteresses volantes. ■

Les Devises

- 1^{er} régiment de spahis marocains : Faire face
- 1^{er} escadron : Inch Allah
- 1^{er} peloton du 1^{er} escadron : En tuer
- 2^e peloton du 1^{er} escadron : La caravane passe, les chiens aboient
- 3^e peloton du 1^{er} escadron : Vieux, si nie l'audace!
- 4^e peloton du 1^{er} escadron : Enado ya mota
- 2^e escadron : Tace face (Se taire et faire)
- 3^e escadron : Faire face
- 4^e escadron : Igneus ardens (feux ardents)
- 5^e escadron (réserve) : Ne crains que Dieu





Affiche signée Gaston Ry, 1943